

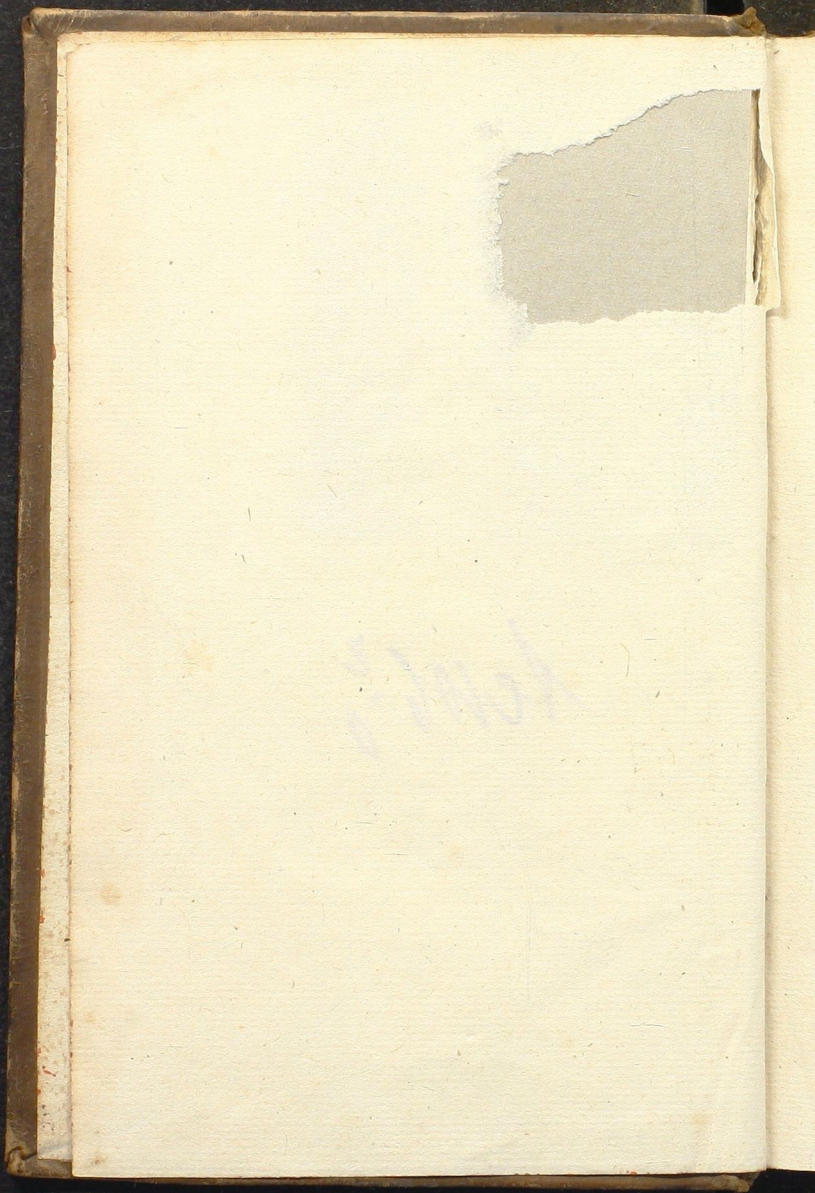
29

184



Ac 106²₀





FABLES CHOISIES.

MISES EN VERS
PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE,

*Et par luy revues, corrigées &
augmentées de nouveau.*

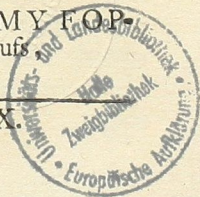
TROISIÈME PARTIE.



Suivant la Copie imprimé à Paris, & se vendent

A ANVERS,
Chez la Veuve de BARTHELEMY FOP-
PENS, au Marché aux Oeufs
aux trois Moines.

M. DC. LXXXIX.






L 1211





A V E R T I S S E M E N T.


 Oicy un second recüeil de Fables que je presente au public ; j'ay jugé à propos de donner à la plupart de celles-cy un air , & un tour un peu different de celuy que j'ay donné aux premieres , tant à cause de la difference des sujets , que pour remplir de plus de varieté mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ay semez avec assez d'abondance dans les deux autres parties , convenoient bien mieux aux inventions d'Esöpe, qu'à ces dernieres, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des repetitions : car le nombre de ces traits n'est pas infiny. Il a donc falu que j'aye cherché d'autres enrichissemens , & étendu davantage les circonstances de ces recits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde , il le reconnoitra luy-même ; ainsi je ne tiens pas qu'il soit necessaire d'en étaler ici les raisons : non plus que de dire où j'ay puisé ces derniers sujets. Seulement je diray par reconnoissance que j'en dois la

a 2 plus

4

plus grande partie à Pilpay sage Indien. Son Livre a été traduit en toutes les Langues. Les gens du païs le croient fort ancien, & original à l'égard d'Esope, si ce n'est Esope luy-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ontourny des sujets assez heureux. Enfin j'ay tâché des mettre en ces dernieres Parties toute la diversité dont j'étois capable.



A MA.

A
M A D A M E
D E

M O N T E S P A N .



'A P O L O G U E est un don qui vient des
immortels ;

Ou si c'est un present des hommes ,

Quiconque nous l'a fait merite des Autels.

Nous devons tous tant que nous sommes

Eriger en divinité

Le Sage par qui fut ce bel art inventé.

C'est proprement un charme : il rend l'ame attentive ,

Ou plutôt il la tient captive ,

Nous attachant à des recits

Qui meinent à son gré les cœurs & les esprits.

O vous qui l'imites , Olimpe , si ma Muse

A quelquefois pris place à la table des Dieux ,

Sur ses dons aujourd'huy daignez porter les yeux ,

Favorisez les yeux ou mon esprit s'amuse.

Le tems qui détruit tout , respectant vôtre appui

Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :

Tout Auteur qui voudra vivre encore après luy ,

Doit s'acquerir vôtre suffrage.

C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :

Il n'est beauté dans nos écrits.

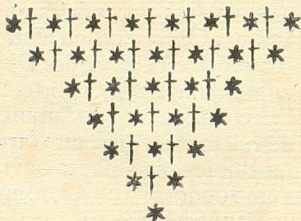
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces

Eh qui connoit que vous les beautez & les graces ?

Paroles & regards , tout est charme dans vous.

3 FABLES CHOISIES.

Ma Muse en un sujet si doux
 Voudroit s'étendre davantage ;
 Mais il faut réserver à d'autres cet emploi,
 Et d'un plus grand maître que moi
 Votre louïange est le partage.
 Olimpe, c'est allez qu'à mon dernier ouvrage
 VÔtre nom serve un jour de rempart & d'abri :
 Protegez desormais le livre favori
 Par qui j'ose esperer une seconde vie :
 Sous vos seuls auspices ces vers
 Seront jugez malgré l'envie
 Dignes des yeux de l'Univers.
 Je ne merite pas une faveur si grande :
 La Fable en son nom la demande :
 Vous savez quel credit ce mensonge a sur nous ;
 S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
 Je croirai lui devoir un temple pour salaire ;
 Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.





LIVRE PREMIER.
FABLE I.

Les Animaux malades de la peste.

UN mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre
La Peste (puis quil faut l'appeller par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron,
faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frapez.
On n'en voyoit point d'occupez

a 4

A

8 FABLES CHOISIES.

A chercher le soutien d'un mourante vie ;

Nul mets n'excitoit leur envie.

Ni Loups ni Renards n'épioient

La douce & l'innocente proye.

Les Tourterelles se fuyoient ;

Plus d'amour , partant plus de joye.

Le Lion tint conseil , & dit ; Mes chers amis ,

Je crois que le Ciel a permis

Pour nos pechez cette infortune ;

Que le plus coupable de nous

Se sacrifie aux traits du celeste courroux ,

Peut-être il obtiendra la guerison commune.

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens

On fait de pareils dévoûmens :

Ne nous flatons donc point , voions sans indulgence

L'état de nôtre conscience.

Pour moi , satisfaisant mes appetits gloutons

J'ay devoré force moutons ;

Que m'avoient-ils fait ? nulle offense :

Même il m'est arrivé quelquefois de manger

Le Berger.

Je me dévoûray donc , s'il le faut ; mais je pense

Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moy

Car on doit souhaiter selon toute justice

Que le plus coupable perisse.

Sire, dit le Renard , vous êtes trop bon Roy ;

Vos scrupules font voir trop de delicateffe ;

Et bien manger moutons , canaille , sottte espece ,

Est-ce un peché ? Non non : Vous leur fites Seigneur

En les croquant beaucoup d'honneur.

Et quant au Berger l'on peut dire

Qu'il étoit digne de tous maux ,

Etant de ces gens-là qui sur les animaux

Se font un chimerique empire.

Ainsi dit le Renard , & flatteurs d'applaudir.

On

On n'osa trop approfondir.

Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun étoient de petits saints.

L'ane vint à son tour & dit : J'ay souvenance

Qu'en un pré de Moines passant

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense

Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Je n'en avois nul droit, puis qu'il faut parler net.

A ces mots on cria haro sur le baudet.

Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue

Qu'il falloit dévouïer ce maudit animal,

Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

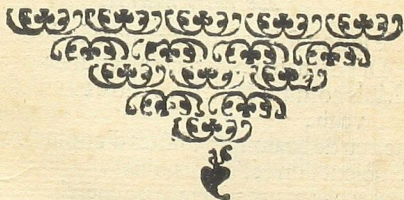
Manger l'herbe d'autrui, quel crime abominable !

Rien que la mort n'étoit capable

D'expier son forfait ; on le luy fit bien voir.

Selon que vous ferez puissant ou miserable,

Les jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.





II.

Le mal marié.

QUE le bon soit toujours camarade du beau,
 Dés demain je chercherai femme ;
 Mais comme le divorce entre eux n'est pas nou-
 veau,

Elle que peu de beaux corps hôtes d'une belle ame
 Assemblent l'un & l'autre point,
 Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
 J'ai veu beaucoup d'Himens, aucuns d'eux ne me ten-
 tent :

Cependant des humains presque les quatre parts
 S'exposent hardiment au plus grand des hazards ;

Les

Les quatre parts aussi des humains se repentent.

J'en vais alleguer un qui s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti,
Que de renvoyer son épouse
Querelleuse, avare, & jalouse.

Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut,
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tost.
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose;
Les valets enrageoient, l'époux étoit à bout;
Monsieur ne songe à rien, Monsieur dépense tout,
Monsieur court, Monsieur se repose.

Elle en dit tant, que Monsieur à la fin
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parens. La voila donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons
Avec les gardeurs de cochons.

Au bout de quelque-tems qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous vôtre vie?

L'innocence des champs est-elle vôtre fait?
Assés, dit-elle; mais ma peine

Etoit de voir les gens plus paresseux qu'ici:
Ils n'ont des troupeaux nul fouci.

Je leur savois bien dire, & m'attirois la hainé
De tous ces gens si peu soigneux.

Eh, Madame, reprit son époux tout à l'heure,
Si vôtre esprit est si hargneux

Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,

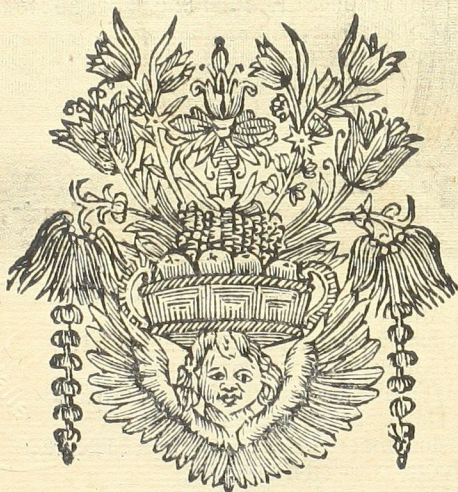
Que feront des valets qui toute la journée
Vous verront contre eux dechainée?

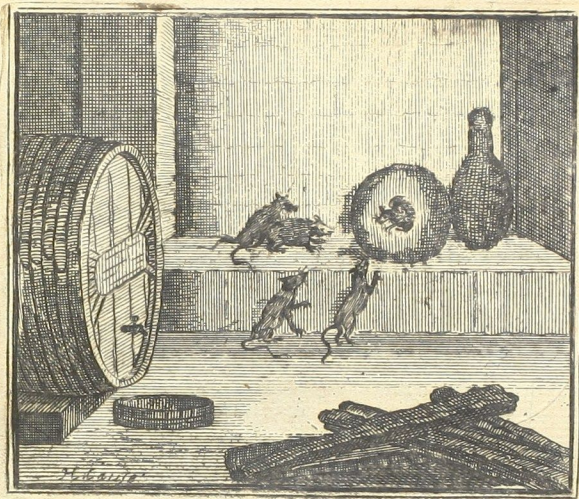
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour & nuit avec vous?

Re-

12 FABLES CHOISIES.

Retournez au village : adieu : si de ma vie
Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puiffai-je chez les morts avoir pour mes pechez,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtéz.





III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

LEs Levantins en leur legende.
 Disent qu'un certain Rat las des foins d'icy
 bas,

Dans un fromage de Hollande
 Se retira loin du tracas.

La solitude étoit profonde ;
 S'étendant par tout à la ronde.

Nôtre hermite nouveau subsistoit là-dedans.

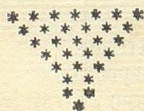
Il fit tant de pieds & de dents

Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
 Le vivre & le couvert ; que faut-il davantage ?

II

14 FABLES CHOISIES.

Il devint gros & gras ; Dieu prodigue ses biens
 A ceux qui font vœu d'être siens.
 Un jour au devot personnage
 Des deputez du peuple Rat
 S'en vinrent demander quelque aumone legere :
 Ils alloient en terre étrangere
 Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
 Ratopolis étoit bloquée :
 On les avoit contraints de partir sans argent ,
 Attendu l'état indigent
 De la Republique attaquée.
 Ils demandoient fort peu , certains que le secours
 Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
 Mes amis , dit le Solitaire ,
 Les choses d'ici bas ne me regardent plus :
 En quoi peut un pauvre Reclus
 Vous assister ? que peut-il faire ,
 Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
 J'espère qu'il aura de vous quelque fouci.
 Ayant parlé de cette forte ,
 Le nouveau Saint ferma sa porte.
 Qui designai-je à votre avis
 Par ce Rat si peu secourable ?
 Un Moine ? non , mais un Dervis ;
 Je suppose qu'un Moine est toujours charitable.





IV.

*Le Héron.**La Fille.*

UN jour sur ses longs pieds alloit je ne fais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long
cou.

Il costoit une riviere.

L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux
jours;

Ma commere la carpe y faisoit mille tours

Avec le brochet son compere.

Le Héron en eut fait aisément son profit :

Tous

16 FABLES CHOISIES.

Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre ;

Mais il crut mieux faire d'attendre

Qu'il eut un peu plus d'appetit.

Il vivoit de regime , & mangeoit à ses heures.

Après quelque momens l'appetit vint ; l'oiseau

S'approchant du bord vit sur l'eau

Des Tanches qui sortoient du fond de ces demeures.

Le mets ne luy plût pas , il s'attendoit à mieux ;

Et monroit un gout dédaigneux

Comme le rat du bon Horace.

Moi des Tanches ? dit-il , moy Héron que je fasse

Une si pauvre chere ? & pour qui me prend-on ?

La Tanche rebutée il trouva du goujon.

Du goujon ! c'est bien là le dîné d'un Héron !

J'ouvrirois pour si peu le bec ! aux Dieu ne plaise.

Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon

Qu'il ne vit plus aucun poisson.

La faim le prit ; il fut tout heureux & tout aisé

De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :

Les plus accommodans ce sont les plus habiles :

On hazarde de perdre en voulant trop gagner.

Gardez-vous de rien dédaigner ;

Sur tout quand vous avez à peu près vôtre compte.

Bien des gens y sont pris ; ce n'est pas aux Hérons

Que je parle ; écoutez , humains , un autre compte ;

Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

Certaine fille un peu trop fiere

Pretendoit trouver un mary

Jeune , bien-fait , & beau , d'agreable maniere ,

Point froid & point jaloux ; notez ces deux points-ci.

Cette fille vouloit aussi

Qu'il eût du bien , de la naissance ,

De l'esprit , enfin tout : mais qui peut tout avoir ?

Le destin se montra soigneux de la pourvoir ;

Il vint des partis d'importance.

La belle les trouva trop chetifs de moitié.

Quoi moy ? quoi ces gens-là ? l'on radote , je pense.

A moy les proposer ! hélas ils font pitié.

Voyez un peu la belle espece !

L'un n'avoit en l'esprit nulle delicatesse :

L'autre avoit le nez fait de cette façon-là ;

C'étoit ceci , c'étoit cela ,

C'étoit tout , car les précieuses

Font dessus tout les dédaigneuses.

Après les bons partis les mediocres gens

Vinrent se mettre sur les rangs.

Elle de se moquer. Ah vraiment je suis bonne

De leur ouvrir la porte : ils pensent que je suis

Fort en peine de ma personne.

Grace à Dieu je passé les nuits

Sans chagrin , quoy qu'en solitude.

La belle se sçut gré de tous ses sentimens.

L'âge la fit déchoir ; adieu tous les amans.

Un an se passe & deux avec inquietude.

Le chagrin vient en suite ; elle sent chaque jour

Déloger quelque Ris , quelques yeux , puis l'amour ;

Puis ses traits choquer & déplaire ;

Puis cent sortes de fards. Ses soins ne pûrent faire

Qu'elle échapât au tems cet insigne larron :

Les ruines d'une maison

Se peuvent reparer ; que n'est cet avantage

Pour les ruines du visage !

Sa preciosité changea lors de langage.

Son miroir luy disoit , prenez vite un mari :

Je ne fais quel desir le luy disoit aussi ;

Le desir peut loger chez une precieuse :

Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais crû ,

Se trouvant à la fin tout aise & tout heureuse

De rencontrer un malotru.

Tom. III.

b

V.



V.
Les Souhairs.

IL est au Mogol des folets
 Qui font office de valets,
 Tiennent la maison propre,
 Ont soin de l'équipage,
 Et quelquefois du jardinage.
 Si vous touchez à leur ouvrage,
 Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
 Cultivoit le jardin d'un assez bon Bourgeois.
 Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
 Aimoit le maître & la maîtresse,
 Et le jardin sur tout. Dieu fait si les zephirs

Peu-

Peuple ami du Demon l'assistoit dans sa tâche :
 Le folet de sa part travaillant sans relâche
 Combloit ses hôtes de plaisirs.
 Pour plus de marques de son zele
 Chez ces gens pour toujours il se fut arrêté,
 Nonobstant la legereté
 A ses pareils si naturelle ;
 Mais ses confreres les esprits
 Firent tant que le chef de cette republique ,
 Par caprice ou par politique ,
 Le changea bientôt de logis.
 Ordre luy vient d'aller au fond de la Norvege
 Prendre le soin d'une maison
 En tout tems couverte de neige ;
 Et d'Indou qu'il étoit on vous le fait Lapon.
 Avant que de partir l'esprit dit à ses hôtes :
 On m'oblige de vous quitter :
 Je ne sçais pas pour quelles fautes ;
 Mais enfin il le faut , je ne puis arrêter
 Qu'un tems fort court , un mois , peut-être une se-
 maine.
 Employez-la ; formez trois souhaits , car je puis
 Rendre trois souhaits accomplis ;
 Trois sans plus. Souhaiter ce n'est pas une peine
 Etrange & nouvelle aux humains.
 Ceux-ci pour premier vœu demandent l'abondance ;
 Et l'abondance à pleines mains
 Versé en leurs cofres la finance ,
 En leurs greniers le bled , dans leurs caves les vins ;
 Tout en creve. Comment ranger cette chevance ?
 Quels regîtres , quels soins , quel tems il leur falut !
 Tous deux font empêchez si jamais on le fut.
 Les voleurs contre eux comploterent ;
 Les grands Seigneurs leur emprunterent ;
 Le Prince les taxa. Voila les pauvres gens

Malheureux par trop de fortune,
 Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
 Dirent-ils l'un & l'autre ; heureux les indigens !
 La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
 Retirez-vous trefors , fuyez : & toi Deesse,
 Mere du bon esprit, compagne du repos,
 O mediocrité, revien vîte. A ces mots
 La mediocrité revient ; on luy fait place :
 Avec elle ils rentrent en grace,
 Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux
 Qu'ils étoient , & que sont tous ceux
 Qui souhaitent toujours , & perdent en chimeres
 Le tems qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires
 Le folet en rit avec eux.
 Pour profiter de sa largesse,
 Quand il voulut partir , & qu'il fut sur le poinet,
 Ils demanderent la sagesse ;
 C'est un tresor qui n'embarasse point.





VI.

La Cour du Lion.

SA Majesté Lionne un jour voulut connoître,
 De quelles nations le Ciel l'avoit fait maître,
 Il manda donc par deputez
 Ses vaffaux de toute nature,
 Envoyant de tous les côtez
 Une circulaire écriture,
 Avec son sceau. L'écrit portoit
 Qu'un mois durant le Roi tiendroit
 Cour pleniere, dont l'ouverture
 Devoit être un fort grand festin,
 Suivi des tours de Fagotin.

b 3

Par

VI.

Par ce trait de magnificence
Le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son Louvre il les invita.

Quel Louvre ! un vray charnier , dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa narine :
Il se fut bien passé de faire cette mine.

Sa grimace dépleut. Le Monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.

Le Singe approuva fort cette sévérité ;

Et flatteur excessif il loüa la colere .

Et la griffe du Prince , & l'ancre , & cette odeur :

Il n'étoit ambre , il n'étoit fleur ,
Qui ne fut ail au prix. Sa sottie flaterie

Eut un mauvais succès , & fut encor punie.

Ce Monseigneur du Lion là ,

Fut parent de Caligula.

Le Renard étant proche : Or ça , luy dit le Sire ,
Que sens-tu ? dis-le moy : Parle sans déguiser.

L'autre aussi-tôt de s'excuser ,

Alleguant un grand rume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat ; bref il s'en tire.

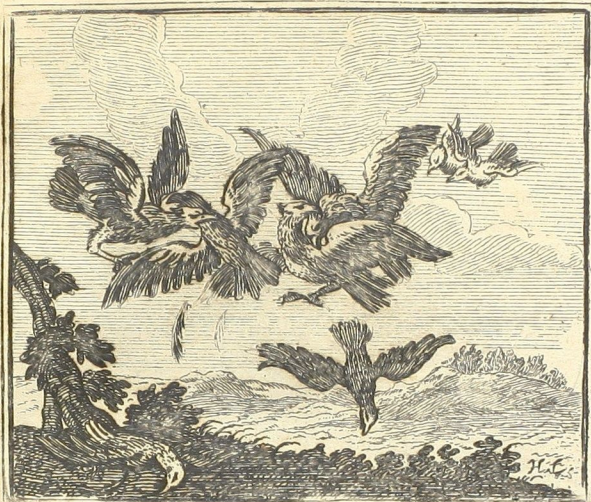
Ceci vous fert d'enseignement.

Ne foyez à la Cour , si vous voulez y plaire ,

Ni fade adulateur , ni parleur trop sincere ;

Et tâchez quelquefois de répondre en Normant.





VII.

Les Vautours & les Pigeons.

MArs autrefois mit tout l'air en émue.
 Certain sujet fit naître la dispute
 Chez les oiseaux ; non ceux que le Printems
 Meine à sa Cour, & qui sous la feüillée
 Par leur exemple & leurs sons éclatans
 Font que Venus est en nous réveillée ;
 Ni ceux encor que la Mere d'Amour
 Met à son char : mais le peuple Vautour
 Au bec retors, à la tranchante ferre,
 Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
 Il plut du sang ; je n'exagere point.

b 4

Si

VII.

24 FABLES CHOISIES.

Si je voulois conter de point en point
 Tout le détail, je manquerois d'haleine.
 Maint chef perit, maint heros expira;
 Et sur son roc Prométhée espera
 De voir bientôt une fin à sa peine.
 C'étoit plaisir d'observer leurs efforts;
 C'étoit pitié de voir tomber les morts.
 Valeur, adresse, & ruses, & surprises,
 Tout s'employa: Les deux troupes éprises
 D'ardent courroux n'épargnoient nuls moyens
 De peupler l'air que respirent les ombres:
 Tout element remplit de citoyens
 Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
 Cette fureur mit la compassion
 Dans les esprit d'une autre nation
 Au col changeant, au cœur tendre & fidele.
 Elle employa sa mediation
 Pour accorder une telle querelle.
 Ambassadeurs par le peuple Pigeon
 Furent choisis, & si bien travaillerent,
 Que les Vautours plus ne se chamaillerent.
 Il firent treve, & la paix s'ensuivit:
 Helas! ce fut aux dépens de la race
 A qui la leur auroit deu rendre grace.
 La gent maudite aussi-tôt poursuivit
 Tous les pigeons, en fit ample carnage,
 En dépeupla les bourgades, les champs.
 Peu de prudence eurent les pauvres gens,
 D'accommoder un peuple si sauvage.
 Tenez toujours divisez les méchans;
 La seureté du reste de la terre
 Dépend de là: Semez entre eux la guerre,
 Où vous n'aurez avec eux nulle paix.
 Ceci soit dit en passant; Je me tais.



VIII.

Le Coche & la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-ai-
sé,

Et de tous les côtez au Soleil exposé,

Six forts chevaux tiroient un Coche.

Femmes, Moines, vieillards, tout étoit descendu.

L'attelage fuoit, souffloit & étoit rendu.

Une mouche survient, & des chevaux s'approche;

Prétend les animer par son bourdonnement;

Pique l'un, pique l'autre, & pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine,

S'assied sur le timon, sur le nez du Cocher;

b 5

Auffi-

III.

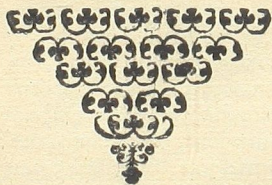
Aussi-tôt que le char chemine,
 Et qu'elle voit les gens marcher,
 Elle s'en attribue uniquement la gloire;
 Va, vient, fait l'empressee; il semble que ce soit
 Un Sergent de bataille allant en chaque endroit
 Faire avancer ses gens, & hâter la victoire.

La Mouche en ce commun besoin
 Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le soin;
 Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le Moine disoit son Breviaire;
 Il prenoit bien son tems ! une femme chantoit;
 C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit !
 Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
 Et fait cent sotises pareilles.

Après bien du travail le Coche arrive au haut.
 Respirons maintenant, dit la Mouche aussi-tôt:
 J'ay tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
 Cà, Messieurs les Chevaux, payez-moy de ma peine.

Ainsi certaines gens faisant les empresseez
 S'introduisent dans les affaires.
 Ils font par tout les necessaires;
 Et par tout importuns devoient être chasséz.





IX.

La Laitiere & le Pot au lait.

PErrette sur sa tête ayant un Pot au lait
 Bien posé sur un couffinet,
 Pretendoit arriver sans encombre à la ville.
 Legere & court vetuë elle alloit à grands pas;
 Ayant mis ce jour-là pour être plus agile
 Cotillon simple, & souliers plats.
 Nôtre Laitiere ainsi trouflée
 Contoit déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,
 Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée;
 La chose alloit à bien par son soin diligent.

28 FABLES CHOISIES.

Il m'est, disoit-elle, facile,
 D'élever des poulets autour de ma maison;
 Le Renard sera bien habile,
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
 Il étoit quand je l'eus de grosseur raisonnable:
 J'auray le revendant de l'argent bel & bon;
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 Veu le prix dont il est, une vache & son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
 Perrette là dessus saute aussi, transportée.
 Le lait tombe, adieu veau, vache, cochon, couvée;
 La Dame de ces biens, quittant d'un œil mari
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari
 En grand danger d'être batuë.
 Le recit en farce en fut fait;
 On l'appella le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?
 Qui ne fait châteaux en Espagne?
 Pichrocole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,
 Autant les sages que les fous?
 Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux:
 Une sateuse erreur emporte alors nos ames:
 Tout le bien du monde est à nous,
 Tous les honneurs, toutes les femmes.
 Quand je suis seul, je fais au plus brave un défy;
 Je m'écarte, je vais détrôner le Sophy;
 On m'élit Roy, mon peuple m'aime;
 Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:
 Quelque accident fait-il que je rentre en moy-même,
 Je suis gros Jean comme devant.



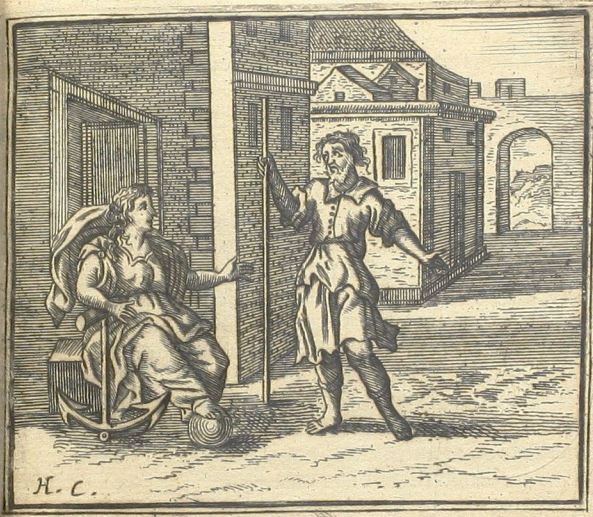
X.

Le Curé & le Mort.

UN mort s'en alloit tristement
 S'emparer de son dernier gîte ;
 Un Curé s'en alloit gayment
 Enterrer ce mort au plus vîte ,
 Nôtre défunt étoit en carosse porté ,
 Bien & dûment empaqueté ,
 Et vêtu d'une robe ; hélas , qu'on nomme biere ,
 Robe d'hyver , robe d'été ,
 Que les morts ne dépoüillent guere ,
 Le Pasteur étoit à côté ,
 Et recitoit à l'ordinaire

Main-

Maintes devotes oraisons,
 Et des pseumes, & des leçons,
 Et des versets, & des répons :
 Monsieur le Mort laissez-nous faire,
 On vous en donnera de toutes les façons ;
 Il ne s'agit que du salaire.
 Messire Jean Choïart couvoit des yeux son mort,
 Comme si l'on eût deu luy ravir ce tresor,
 Et des regards sembloit luy dire :
 Monsieur le mort j'auray de vous,
 Tant en argent, & tant en cire,
 Et tant en autres menus cousts.
 Il fondoit là dessus l'achat d'une feuillette
 Du meilleur vin des environs ;
 Certaine niece assez propette,
 Et sa chambriere Pâquette
 Devoient avoir des cottillons.
 Sur cette agreable pensée
 Un heurt survient, adieu le char
 Voilà Messire Jean Choïart
 Qui du choc de son mort a la tête cassée :
 Le Paroissien en plomb entraine son Pasteur ;
 Nôtre Curé suit son Seigneur ;
 Tous deux s'en vont de compagnie.
 Proprement toute nôtre vie ;
 Est le Curé Choïart qui sur son mort contoit,
 Et la fable du Pot au lait.



XI.

*L'homme qui court après la Fortune, &
l'homme qui l'attend dans son lit.*

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je pûsse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du sort de Royaume en Royaume,
Fideles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussi-tôt à leurs desirs échape:
Pauvres gens, je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.

Cet

Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux,
Et le voila devenu Pape:

Ne le valons nous pas? Vous valez cent fois mieux;
Mais que vous fert vôtre merite?

La fortune a-t-elle des yeux?

Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quite,

Le repos, le repos, tresor si précieux,

Qu'on en faisoit jadis le partage des Dieux?

Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.

Ne cherchez point cette Déesse,

Elle vous cherchera; son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis en un bourg établi,

Possédoit quelque bien: l'un soupiroit sans cesse

Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour:

Si nous quitions nôtre séjour?

Vous sçavez que nul n'est prophete

En son país: Cherchons nôtre aventure ailleurs.

Cherchez, dit l'autre amy, pour moy je ne souhaite

Ni climats ni destins meilleurs.

Contentez-vous; suivez vôtre humeur inquiete?

Vous reviendrez bien-tôt. Je fais vœu cependant

De dormir en vous attendant.

L'ambitieux, ou si l'on veut, l'avare,

S'en va par voye & par chemin.

Il arriva le lendemain

En un lieu que devoit la Déesse bizarre

Frequenter sur tout autre; & ce lieu c'est la cour.

Là donc pour quelque-tems il fixe son séjour,

Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures

Que l'on fait être les meilleures;

Bref se trouvant à tout, & n'arrivant à rien;

Qu'est ceci? ce dit-il; Cherchons ailleurs du bien

La Fortune pourtant habite ces demeures.

Je la vois tous les jours entrer chez celuy-ci,

Chez celuy-là; D'où vient qu'aussi

Je ne puis heberger cette capricieuse ?

On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu

L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.

Adieu Messieurs de cour ; Messieurs de cour adieu.

Suivez jusques au bout une ombre qui vous flate.

La Fortune a, dit-on, des temples à Surate ;

Allons-là. Ce fut un de dire & s'embarquer.

Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute

Armé de diamant, qui tenta cette route,

Et le premier osa l'abime défier.

Celui-ci pendant son voyage

Tourna les yeux vers son village

Plus d'une fois, essuyant les dangers

Des Pyrates, des vents, du calme & des rochers,

Ministres de la mort. Avec beaucoup de peines ;

On s'en va la chercher en des rives lointaines,

La trouvant assez-tot sans quitter la maison.

L'homme arrive au Mogol ; on luy dit qu'au Japon

La Fortune pour lors distribuoit ses graces.

Il y court, les mers étoient lassées

De le porter ; & tout le fruit

Qu'il tira de ses longs voyages,

Ce fut cette leçon que donnent les sauvages.

Demeure en ton país par la nature instruit.

Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme

Que le Mogol l'avoit été ;

Ce qui luy fut conclurre en somme,

Qu'il avoit à grand tort son village quitté.

Il renonce aux courses ingrates,

Revient en son país, voit de loin ses pénates,

Pleure de joye, & dit, Heureux qui vit chez soi ;

De regler ses desirs faisant tout son emploi.

Il ne fait que par ouïr dire

Ce que c'est que la cour, la mer, & ton empire,

Fortune, qui nous fais passer devant les yeux

Tom. III.

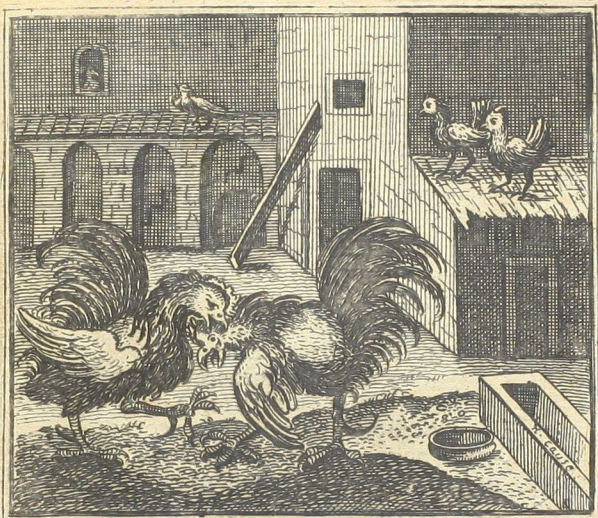
c

Des

34 FABLES CHOISIES.

Des dignitez, des biens, que jusqu'au bout du monde
On suit sans que l'effet aux promesses réponde.
Deormais je ne bouge, & feray cent fois mieux,
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.





XII.

Les deux Coqs.

Deux Coqs vivoient en Paix, une Poule survint,
Et voilà la guerre allumée.

Amour, tu perdis Troye; & c'est de toy que vint

Cette querelle envenimée,

Où du sang des Dieux même on vid le Xante teint.

Long-tems entre nos Coqs le combat se maintint.

Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.

La gent qui porte crête au spectacle accourut.

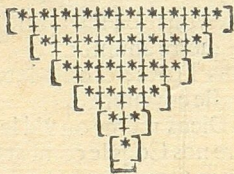
Plus d'une Heleine au beau plumage

Fut le prix du vainqueur: le vaincu disparut.

Il alla se cacher au fond de sa retraite,

36 FABLES CHOISIES.

Pleura sa gloire & ses amours,
 Ses amours qu'un rival tout fier de sa défaite
 Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
 Cet objet rallumer sa haine & son courage.
 Il aiguisoit son bec, batoit l'air & ses flancs,
 Et s'exerçant contre les vents
 S'armoit d'une jalouse rage.
 Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
 S'alla percher, & chanter sa victoire.
 Un Vautour entendit sa voix :
 Adieu les amours & la gloire.
 Tout cet orgueil perit sous l'ongle du Vautour.
 Enfin par un fatal retour
 Son rival autour de la Poule
 S'en revint faire le coquet :
 Je laisse à penser quel caquet,
 Car il eut des femmes en foule.
 La Fortune se plaits à faire de grans coups ;
 Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
 Désiions-nous du sort, & prenons garde à nous
 Après le gain d'une bataille.





XIII.

*L'ingratitude & l'injustice des hommes
envers la Fortune.*

UN trafiquant sur mer par bonheur s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage,

Goufre, banc, ni rocher, n'exigea de peage
D'aucun de ses balots ; le fort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos & Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associez, chacun luy fut fidele.
Il vendit son tabac, son sucre, sa canele

38 FABLES CHOISIES.

Ce qu'il voulut , sa porcelaine encor.
 Le luxe & la folie enflèrent son tresor ;
 Bref il plût dans son escarcelle.
 On ne parloit chez luy que par doubles ducats.
 Et mon homme d'avoir chiens , chevaux , & ca-
 rosses.

Ses jours de jeûne étoient des nopces.
 Un sien ami voyant ces somptueux repas ,
 Luy dit ; & d'où vient donc un si bon ordinaire !
 Et d'où me viendrait-il que de mon savoir faire ?
 Je n'en dois rien qu'à moy , qu'à mes soins , qu'au ta-
 lent

De risquer à propos , & bien placer l'argent.
 Le profit luy semblant une fort douce chose ,
 Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :
 Mais rien pour cette fois ne luy vint à souhait.
 Son imprudence en fut la cause.

Un vaisseau mal freté perit au premier vent.
 Un autre mal pourveu des armes necessaires
 Fut enlevé par les Corsaires.

Un troisiéme au port arrivant ,
 Rien n'eut cours ni debit. Le luxe & la folié
 N'étoient plus tels qu'au paravant.
 Enfin ses facteurs le trompant ,

Et luy-même ayant fait grand fracas , chere lie ,
 Mis beaucoup en plaisirs , en bâtimens beaucoup ,
 Il devint pauvre tout d'un coup ,

Son ami le voyant en mauvais équipage ,
 Lui dit ; d'où vient cela ; de la fortune , hélas !
 Consolez-vous , dit l'autre , & s'il ne luy plaît pas
 Que vous soyez heureux ; tout au moins soyez sage.

Jé ne fais s'il crut ce conseil ;
 Mais je fais que chacun impute en cas pareil
 Son bon-heur à son industrie ,
 Et si de quelque échec nôtre faute est suivie ,

Nous

LIVRE I.

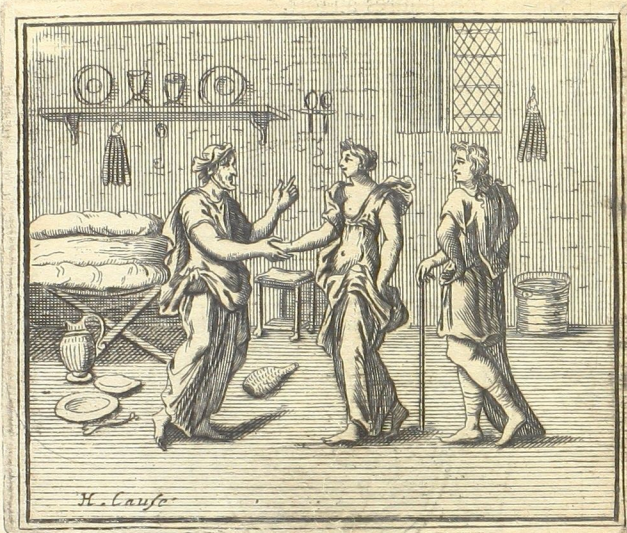
39

Nous difons injures au fort.
Chofe n'est ici plus commune:
Le bien nous le faifons, le mal c'est la fortune,
On a toujours raifon, le deftin toujours tort.



C 4

XIV.



XIV.

Les Devinereffes.

C'Est souvent du hazard que naît l'opinion ;
 Et c'est l'opinion qui fait touÿours la vogue.
 Je pourrois fonder ce prologue
 Sur gens de tous états ; tout est prévention ,
 Cabale , entêtement , point ou peu de justice :
 C'est un torrent ; qu'y faire ? Il faut qu'il ait son
 cours,
 Cela fut & sera touÿours.

Une femme à Paris faisoit la Pythoniffe.
 On l'alloit consulter sur chaque événement :
 Perdoit-on un chifon , avoit-on un amant ,

Un

Un mari vivant trop au gré de son épouse.

Une mere facheuse, une femme jalouse,

Chez la Devineuse on couroit,

Pour se faire annoncer ce que l'on desiroit.

Son fait consistoit en adresse.

Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,

Du hazard quelquefois, tout cela concouroit :

Tout cela bien souvent faisoit crier miracle.

Enfin quoi qu'ignorante à vingt & trois carats,

Elle passoit pour un oracle.

L'oracle étoit logé dedans un galetas.

Là cette femme emplit sa bourse,

Et sans avoir d'autre ressource,

Gagne de quoi donner un rang à son mari :

Elle achete un office, une maison aussi.

Voilà le galetas rempli

D'une nouvelle hostesse, à qui toute la ville,

Femmes, filles, valets, gros Messieurs, tout enfin,

Alloit comme autrefois demander son destin.

Le galetas devint l'autre de la Sibille.

L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.

Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire,

Moy Devine ! on se moque ; Eh Messieurs, say-je
lire ?

Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.

Point de raison ; salut deviner & predire,

Mettre à part force bons ducats,

Et gagner mal-gré soi plus que deux Avocats.

Le meuble, & l'équipage aidoient fort à la chose :

Quatre sieges boiteux, un manche de balai,

Tout sentoit son sabat, & sa metamorphose :

Quand cette femme auroit dit vray

Dans une chambre tapissée,

On s'en seroit moqué, la vogue étoit passée

Au galetas ; il avoit le credit :

42 FABLES CHOISIES

L'autre femme se morfondit.
L'enseigne fait la chalandise.
J'ay veu dans le Palais une robe mal-mise
Gagner gros : les gens l'avoient prise
Pour maître tel , qui traînoit après soy
Force écoutans ; Demandez-moy pourquoy.





XV.

Le Chat, la Belette, & le petit Lapin.

DU palais d'un jeune Lapin
 Dame Belette un beau matin
 S'empara, c'est une rusée.
 Le Maître étant absent, ce luy fut chose aisée.
 Elle porta chez luy ses pénates un jour
 Qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour,
 Parmi le thim & la rosée.
 Après qu'il eut brouté, troté, fait tous ses tours,
 Janot Lapin retourne aux souterrains sejours.
 La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
 O Dicux hospitaliers, que vois-je ici paroître?

Dit

44 FABLES CHOISIES.

Dit l'animal chassé du paternel logis ;

O là , Madame la Belette ,
Que l'on déloge sans trompette.

Ou je vais avertir tous les rats du pays.

La Dame au nez pointu répondit que la terre
Étoit au premier occupant.

C'étoit un beau sujet de guerre

Qu'un logis où luy-même il n'entroit qu'en ram-
pant.

Et quand ce seroit un Royaume ,

Je voudrois bien savoir , dit-elle , quelle loy

En a pour toujours fait l'oétroy

A Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume ,

Plûtôt qu'à Paul , plûtôt qu'à moy.

Jean lapin allegua la coûtume & l'usage.

Ce font , dit-il , leurs loix qui m'ont de ce logis

Rendu maître & seigneur , & qui de pere en fils ,

L'ont de Pierre à Simon , puis à moi Jean transmis.

Le premier occupant est-ce une loy plus sage ?

Or bien sans crier davantage ,

Rapportons nous , dit-elle , à Raminagrobis.

C'étoit un chat vivant comme un dévot hermite ,

Un chat faisant la chatemite ,

Un saint homme de chat , bien fourré , gros &
gras ,

Arbitre expert sur tous les cas.

Jean Lapin pour juge l'agréé.

Les voila tous deux arrivez

Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit , mes enfans approchez ,

Approchez ; je suis sourd ; les ans en font la cause.

L'un & l'autre approcha ne craignant nulle chose.

Aussi-tôt qu'à portée il vit les contestans ,

Grippeminaud le bon apôtre

Jettant des deux côtéz la griffe en même tems ,

Mit

LIVRE I.

49

Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.
Ceci ressemble fort aux debats qu'ont par fois
Les petits souverains se rapportans aux Rois.



XVI.



XVI.

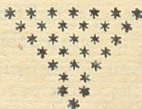
La tête & la queue du Serpent.

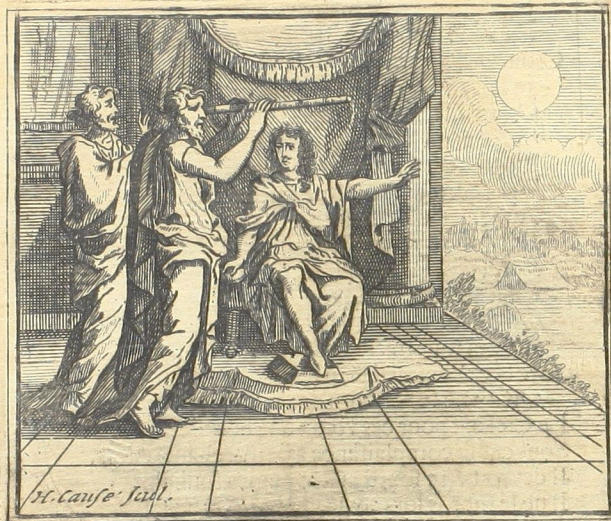
LE Serpent à deux parties
 Du genre humain ennemies,
 Tête & queue, & toutes deux
 Ont acquis un nom fameux
 Auprès des Parques cruelles.
 Si bien qu'autrefois entre elles
 Il survint de grands débats
 Pour le pas.

La tête avoit toujours marché devant la queue.
 La queue au Ciel se plaignit,
 Et luy dit :

Je

Je fais mainte & mainte lieuë,
 Comme il plait à celle-ci.
 Croit-elle que tousjours j'en veuille user ainsi?
 Je suis son humble servante.
 On m'a faite Dieu merci
 Sa sœur, & non sa suivante.
 Toutes deux de même sang.
 Traitez nous de même sorte:
 Aussi bien qu'elle, je porte
 Un poison prompt & puissant.
 Enfin voilà ma requête:
 C'est à vous de commander,
 Qu'on me laisse précéder
 A mon tour ma sœur la tête.
 Je la conduirai si bien,
 Qu'on ne se plaindra de rien.
 Le Ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
 Souvent sa complaisance a de méchants effets.
 Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
 Il ne le fut pas lors: & la guide nouvelle,
 Qui ne voioit au grand jour,
 Pas plus clair que dans un four,
 Donnoit tantôt contre un marbre,
 Contre un passant, contre un arbre.
 Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.
 Malheureux les Etats tombez dans son erreur.





XVII.

Un Animal dans la Lune.

Pendant qu'un Philosophe assure,
 Que toujourns par leurs sens les hommes sont dupez,
 Un autre Philosophe jure.
 Qu'ils ne nous ont jamais trompez.
 Tous les deux ont raison ; & la Philosophie
 Dit vray, quand elle dit, que les sens tromperont
 Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ;
 Mais aussi si l'on rectifie
 L'image de l'objet sur son éloignement,
 Sur le milieu qui l'environne,
 Sur l'organe, & sur l'instrument,

Les

Les sens ne tromperont personne.

La nature ordonna ces choses sagement :
 J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
 J'apperçois le Soleil ; quelle en est la figure ?
 Ici bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
 Mais si je le voyois la haut dans son séjour ,
 Que feroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?
 Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
 Sur l'angle & les côtez ma main la détermine :
 L'ignorant le croit plat , j'épaissis sa rondeur :
 Je le rends immobile , & la terre chemine.
 Bref je déments mes yeux en toute sa machine.
 Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon ame en toute occasion

Développe le vrai caché sous l'apparence.

Je ne suis point d'intelligence

Avecque mes regards peut-être en peu trop prompts ,
 Ni mon oreille lente à m'apporter les sons
 Quand l'eau courbe un bâton ma raison le redresse ,

La raison décide en maîtresse ,

Mes yeux , moyennant ce secours ,

Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
 Si je crois leur rapport , erreur assez commune ,
 Une tête de femme est au corps de la Lune.
 Y peut-elle être ? Non. D'où vient donc cet objet ?
 Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.

La Lune nulle part n'a sa surface unie :

Montueuse en des lieux , en d'autres aplanie ,
 L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent

Un Homme , un Bœuf , un Elephant.

N'aguere l'Angleterre y vid chose pareille.

La lunette placée , un animal nouveau

Parut dans cet astre si beau ;

Et chacun de crier merveille.

Il étoit arrivé là haut un changement ,

Tom. III.

d

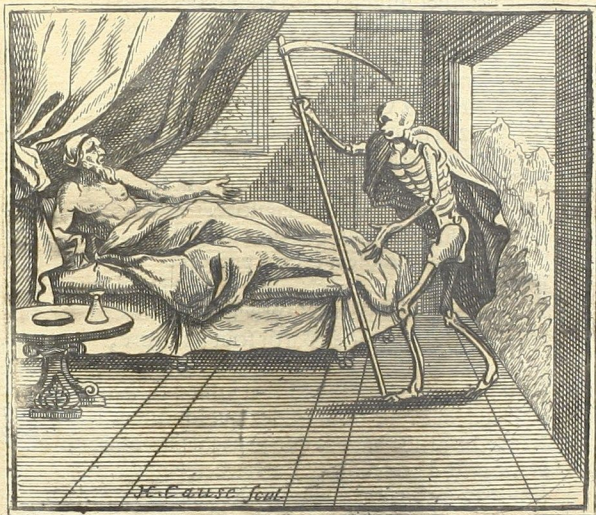
Qui

Qui présageoit sans doute un grand événement.
 Savoit-on si la guerre entre tant de puissances
 N'en étoit point l'effet? Le Monarque accourut :
 Il favorise en Roi ces hautes connoissances.
 Le Monstre dans la Lune à son tour lui parut.
 C'étoit une Souris cachée entre les verres :
 Dans la lunette étoit la source de ces guerres.
 On en rit : Peuple heureux, quand pourront les François

Se donner comme vous entiers à ces emplois?
 Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
 C'est à nos ennemis de craindre les combats,
 A nous de les chercher, certains que la victoire
 Amante de Louïs suivra par tout ses pas.
 Ses lauriers nous rendront celebres dans l'Histoire.

Même les filles de memoire

Ne nous ont point quittez : nous goûtons des plaisirs :
 La paix fait nos souhaits, & non point nos soupirs.
 Charles en sçait jouïr : Il sçauroit dans la guerre
 Signaler sa valeur, & mener l'Angleterre
 A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'huy.
 Cependant s'il pouvoit appaiser la querelle.
 Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de luy ?
 La carriere d'Auguste a-t-elle été moins belle
 Que les fameux exploits du premier des Césars ?
 O peuple trop heureux, quand la paix viendra-t-elle
 Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux arts ?



LIVRE SECOND.

FABLE I.

La mort & le mourant.

LA mort ne surprend point le sage ;
 Il est toujours prêt à partir ,
 S'étant sceu luy-même avertir .
 Du tems où l'on se doit resoudre à ce passage .
 Ce tems , hélas ! embrasse tous les tems :
 Qu'on le partage en jours , en heures , en momens ,
 Il n'en est point qu'il ne comprenne
 Dans le fatal tribut ; tous font de son domaine ;

d 2

Et

Et le premier instant où les enfans des Rois
 Ouvrent les yeux à la lumière,
 Est celui qui vient quelquefois
 Fermer pour toujours leur paupiere.
 Défendez vous par la grandeur,
 Alleguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
 La mort ravit tout sans pudeur.

Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
 Il n'est rien de moins ignoré.
 Et puis qu'il faut que je le die.
 Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant qui contoit plus de cent ans de vie,
 Se plaignoit à la mort que précipitamment
 Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
 Sans qu'il eût fait son testament,
 Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
 Au pied levé? dit-il: attendez quelque peu.
 Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
 Il me reste à pourvoir une arriere neveu;
 Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aïsse.
 Que vous êtes pressante, ô Deesse cruelle!
 Vieillard, luy dit la mort, je ne t'ay point surpris.
 Tu te plains sans raison de mon impatience.
 Eh! n'as-tu pas cent ans? trouve-moi dans Paris
 Deux mortels aussi vieux, trouve m'en dix en France.
 Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
 Qui te disposat à la chose:

J'aurois trouvé ton testament tout fait,
 Ton petit fils pourveu, ton bastiment parfait;
 Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause
 Du marcher & du mouvement,
 Quand les esprits, le sentiment,
 Quand tout faillit en toi? Plus de goust, plus d'ouïe
 Toute chose pour toi semble être évanouïe:
 Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus:

Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.

Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?

Allons vieillard, & sans repliche;

Il n'importe à la republique

Que tu fasses ton testament.

La mort avoit raison: Je voudrois qu'à cet âge

On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,

Remerciant son hôte, & qu'on fit son paquet;

Car de combien peut-on retarder le voyage?

Tu murmures vieillard; voi ces jeunes mourir;

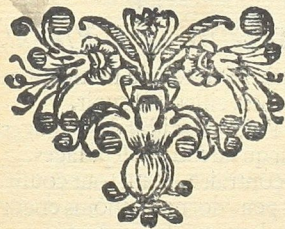
Voi les marcher, voi les courir

A des morts, il est vrai, glorieuses & belles,

Mais sûrez cependant, & quelquefois cruelles.

J'ai beau te le crier; mon zele est indiscret:

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.





II.

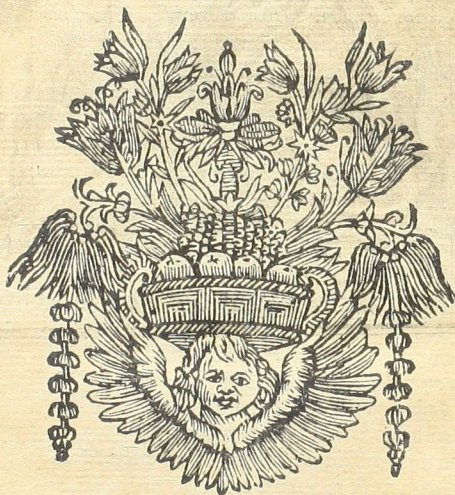
Le Savetier & le Financier.

UN Savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
 C'étoit merveilles de le voir,
 Merveilles de l'oüir : il faisoit des passages,
 Plus content qu'aucun des sept sages.
 Son voisin au contraire, étant tout cousu d'or,
 Chantoit peu, dormoit moins encor.
 C'étoit un homme de finance.
 Si sur le poinct du jour par fois il sommeilloit,
 Le Savetier alors en chantant l'éveilloit,
 Et le Financier se plaignoit,
 Que les soins de la Providence

N'euf-

N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
 Comme le manger & le boire.
 En son hostel il fait venir
 Le chanteur, & luy dit : Or ça, sire Gregoire,
 Que gagnez-vous par an ? par an ? ma foi Monsieur,
 Dit avec un ton de rieur
 Le gaillard Savetier, ce n'est point ma maniere
 De compter de la forte ; & je n'entasse guere
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année :
 Chaque jour amene son pain.
 Et bien que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
 Tantôt plus, tantôt moins, le mal est que toujours ;
 (Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes,
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chommer ; on nous ruine en Fêtes.
 L'une fait tort à l'autre ; & Monsieur le Curé,
 De quelque nouveau Saint charge toujours son prône.
 Le Financier riant de sa naïveté,
 Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'huy sur le trône.
 Prenez ces cent écus : gardez les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin.
 Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avoit depuis plus de cent ans
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez luy : dans sa cave il enferme
 L'argent & sa joye à la fois.
 Plus de chant ; il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
 Le sommeil quitta son logis,
 Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines,
 Tout le jour il avoit l'œil au guet ; Et la nuit,
 Si quelque chat faisoit du bruit,
 Le chat prenoit l'argent : A la fin le pauvre homme

56 FABLES CHOISIES.
S'en courut chez celuy qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moy, luy dit-il, mes chansons & mon somme,
Et reprenez vos cent écus.



III.



III.

Le Lion , le Loup & le Renard.

UN Lion décrepit , gouteux , n'en pouvant plus ,
 Vouloit que l'on trouvât remede à la vieillesse :
 Alleguer l'impossible aux Rois , c'est un abus.

Celuy-ci parmi chaque espece
 Manda des Medecins ; il en est de tous arts :
 Medecins au Lion viennent de toutes parts ;
 De tous côtez luy vient des donneurs de receptes.

Dans les visites qui sont faites
 Le Renard se dispense , & se tient clos & coy.
 Le Loup en fait sa cour , daube au coucher du Roy
 Son camarade absent ; le Prince tout à l'heure

d 5

Veut

II.

58 FABLES CHOISIES.

Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
 Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;
 Et sçachant que le Loup luy faisoit cette affaire;
 Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincere,
 Ne m'ait à mépris imputé
 D'avoir différé cet hommage;
 Mais j'étois en pelerinage;
 Et m'acquitois d'un vœu fait pour vôtre santé.
 Même j'ay veu dans mon voyage
 Gens experts & sçavans; leur ai dit la langueur
 Dont vôtre Majesté craint à bon droit la fuite:
 Vous ne manquez que de chaleur:
 Le long âge en vous l'a détruite:
 D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
 Toute chaude & toute fumante;
 Le secret sans doute en est beau
 Pour la nature défaillante.
 Messire Loup vous servira,
 S'il vous plaît, de robe de chambre.
 Le Roy goûte cet avis-là:
 On écorche, on taille, on démembre
 Messire Loup. Le Monarque en soupa
 Et de sa peau s'envelopa
 Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire:
 Faites si vous pouvez vôtre cour sans vous nuire.
 Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
 Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre maniere:
 Vous êtes dans une carriere
 On l'on ne se pardonne rien.



IV.

Le pouvoir des Fables.

A MONSIEUR DE BARILLON.

LA qualité d'Ambassadeur
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires !
 Vous puis-je offrir mes vers & leurs graces legeres ?
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
 Seront-ils point traitez par vous de temeraires ?
 Vous avez bien d'autres affaires
 A démêler que les debats
 Du Lapin & de la Belette :
 Lisez-les, ne les lisez pas ;

Mais

60 FABLES CHOISIES.

Mais empêchez qu'on ne nous mette
 Tout l'Europe sur les bras.
 Que de mille endroits de la terre
 Il nous vienne des ennemis,
 J'y consens ; mais que l'Angleterre
 Veuille que nos deux Rois se lassent d'être amis,
 J'ai peine à digerer la chose.
 N'est-il point encor tems que Louïs se repose ?
 Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las
 De combattre cette Hydre ? & faut-il qu'elle oppose
 Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?
 Si vôtre esprit plein de souplesse,
 Par éloquence, & par adresse,
 Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
 Je vous sacrifieray cent moutons ; c'est beaucoup
 Pour un habitant du Parnassé.
 Cependant faites-moy la grace
 De prendre en don ce peu d'encens.
 Prenez en gré mes vœux ardents,
 Et le recit en vers, qu'ici je vous dedie.
 Son sujet vous convient ; je n'en diray pas plus :
 Sur les Eloges que l'envie
 Doit avouer qui vous sont deus,
 Vous ne voulez pas qu'on appuie.
 Dans Athene autrefois peuple vain & léger,
 Un Orateur voyant sa patrie en danger,
 Courut à la Tribune ; & d'un art tyrannique,
 Voulant forcer les cœurs dans une republique,
 Il parla fortement sur le commun salut.
 On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut
 A ces figures violentes.
 Qui savent exciter les ames les plus lentes.
 Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
 Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.
 L'animal aux têtes frivoles

Etant

Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à ses paroles.
Que fit le harangueur : Il prit un autre tour.
Céres, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'Anguille & l'Hirondelle
Un fleuve les arrête, & l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traversa bien-tôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix, Et Céres, que fit-elle?
Ce qu'elle fit ? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi, de contes d'enfans son peuple s'embarasse !
Et du peril qui le menace
Luy seul entre les Grecs il negligé l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
A ce reproche l'assemblée
Par l'Apologue réveillée
Se donne entiere à l'Orateur :
Un trait de Fable en eut l'honneur.
Nous sommes tous d'Athene en ce poinct; & moi-mê-
me,
Au moment que je fais cette moralité,
Si peu d'âne m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême,
Le monde est vieux, dit-on, je le crois, cependant
Il le faut amuser comme un enfant



V.

L'Homme & la Puce.

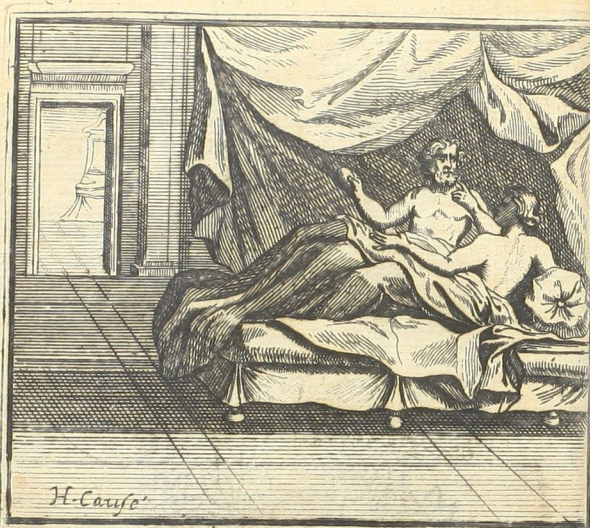
PAr des vœux importuns nous fatiguons les Dieux :
Souvent pour des sujets même indignes des hommes.

Il semble que le Ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe & tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs, & des Troyens.
Un sot par une puce eut l'épaule morduë,
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.

Her-

Hercule , ce dit-il , tu devois bien purger
La terre de cette Hydre au Printems revenuë.
Que fais-tu Jupiter , que du haut de la nuë
Tu n'en perdes la race afin de me venger ?
Pour tuer une puce il vouloit obliger
Ces Dieux à luy prêter leur foudre & leur massüe,





VI.

Les Femmes & le Secret.

Rien ne pèse tant qu'un secret :
 Le porter loin est difficile aux Dames :
 Et je fais mêmes sur ce fait
 Bon nombre d'hommes qui sont femmes.
 Pour éprouver la sienne un mari s'écria
 La nuit étant près d'elle : ô dieux ! qu'est-ce cela ?
 Je n'en puis plus ; on me déchire ;
 Quoi j'accouche d'un œuf ! d'un œuf ! ouy, le voila
 Frais & nouveau pondu : gardez bien de le dire :
 On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
 La femme neuve sur ce cas,

Ain-

Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, & promit ses grands dieux de se taire.

Mais ce serment s'évanouit

Avec les ombres de la nuit.

L'épouse indiscrete & peu fine,

Sort du lit quand le jour fut à peine levé:

Et de courir chez sa voisine.

Ma commere, dit-elle, un cas est arrivé:

N'en dites rien sur tout, car vous me feriez battre.

Mon mary vient de pondre un œuf gros comme quatre

Au nom de Dieu gardez-vous bien

D'aller publier ce mystere.

Vous moquez-vous? dit l'autre: Ah, vous ne sçavez
guere

Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.

La femme du pondeur s'en retourne chez elle.

L'autre grille déjà de conter la nouvelle:

Elle va la répandre en plus de dix endroits.

Au lieu d'un œuf elle en dit trois.

Ce n'est pas encor tout, car une autre commere

En dit quatre, & raconte à l'oreille le fait,

Precaution peu necessaire.

Car ce n'étoit plus un secret.

Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,

De bouche en bouche alloit croissant,

Avant la fin de la journée

Ils se montoient à plus d'un cent.



VII.

*Le Chien qui porte à son cou le dîné
de son Maître.*

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :

Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidelles.

Certain Chien qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîné de son maître.

Il étoit temperant plus qu'il n'eût voulu l'être,
Quand il voyoit un mets exquis :

Mais enfin il l'étoit, & tous tant que nous sommes
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.

Cho.

Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens ,

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.

Ce Chien-cy donc étant de la forte atourné ,

Un matin passe , & veut luy prendre le dîné ,

Il n'en eut pas toute la joye

Qu'il eseroit d'abord : Le Chien mit bas la proye ,

Pour la défendre mieux , n'en étant plus chargé.

Grand combat : D'autres Chiens arrivent.

Ils étoient de ceux-là qui vivent

Sur le public , & craignent peu les coups ,

Nôtre Chien se voyant trop foible contre eux tous ,

Et que la chair couroit un danger manifeste ,

Voulut avoir sa part ; Et luy sage : il leur dit :

Point de courroux , Messieurs , mon lopin me suffit :

Faites vôtre profit du reste.

A ces mots le premier il vous hape un morceau.

Et chacun de tirer , le mâtin , la canaille ;

A qui mieux mieux ; ils firent tous ripaille ;

Chacun d'eux eut part au gasteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une Ville ,

Où l'on met les derniers à la mercy des gens.

Echevins , Prevôt des Marchands ,

Tout fait sa main : le plus habile

Donne aux autres l'exemple ; Et c'est un passe-tems

De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.

Si quelque scrupuleux par des raisons frivoles

Veut défendre l'argent , & dit le moindre mot ;

On luy fait voir qu'il est un sot.

Il n'a pas de peine à se rendre :

C'est bientôt le premier à prendre.



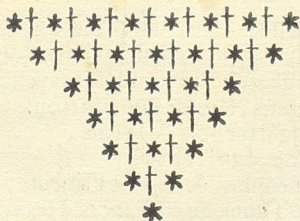
VIII.

Le Rieur & les Poissons.

ON cherche les Rieurs & moy je les évite.
 Cet art veut sur tout autre un suprême mérite,
 Dieu ne crea que pour les fots
 Les méchans diseurs de bons mots.
 J'en vais peut-être en une Fable
 Introduire un ; peut-être aussi
 Que quelqu'un trouvera que j'auray reüssi.
 Un rieur étoit à la table
 D'un Financier ; & n'avoit en son coin
 Que de petits poissons ; tous les gros étoient loin.
 Il prend donc les menus , puis leur parle à l'oreille ;

Et

Et puis il feint à la pareille
 D'écouter leur réponse. On demeura surpris ;
 Cela suspendit les esprits.
 Le Rieur alors d'un ton sage
 Dit qu'il craignoit qu'un sien amy
 Pour les grandes Indes party ,
 N'eût depuis un an fait naufrage.
 Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
 Mais tous luy répondoient qu'ils n'étoient pas d'un
 âge
 A sçavoir au vray son destin ;
 Les gros en sçauroient davantage.
 N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger ?
 De dire si la compagnie
 Prit gout à sa plaisanterie,
 J'en doute ; mais enfin, il les sceut engager
 A luy servir d'un monstre assez vieux pour luy dire
 Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
 Qui n'en étoient pas revenus ,
 Et que depuis cent ans sous l'abyssine avoient veus
 Les anciens du vaste empire.





V.

Le Rat & l'Huitre.

UN Rat hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
 Des Lares paternels un jour se trouva fou.
 Il laisse-la le champ, le grain, & la javelle,
 Va courir le país, abandonne son trou.
 Si-tôt qu'il fut hors de la case,
 Que le monde, dit-il, est grand & spacieux !
 Voilà les Apennius, & voici le Caucafé :
 La moindre Taupinée étoit mont à ses yeux
 Au bout de quelques jours le voyageur arrive
 En un certain canton où Thetis sur la rive
 Avoit laissé mainte Huitre ; & nôtre Rat d'abord

Crût

Crût voir en les voyant des vaisseaux de haut bord.
 Certes, dit-il, mon pere étoit un pauvre sire :
 Il n'osoit voyager, craintif au dernier point :
 Pour moy, j'ay déjà veu le maritime empire :
 J'ay passé les deserts, mais nous n'y bûmes point.
 D'un certain magister le Rat tenoit ces choses,
 Et les disoit à travers champs ;
 N'étant pas de ces Rats qui les livres rongeurs
 Se font sçavans jusques aux dents.
 Parmy tant d'Huitres toutes closes,
 Une s'étoit ouverte, & baillant au Soleil,
 Par un doux Zephir rejouïe,
 Humoit l'air, respiroit, étoit épanouïe,
 Blanche, grasse, & d'un gout à la voir nonpareil.
 D'aussi loin que le Rat voit cette Huitre qui bâille,
 Qu'apperçois-je ? dit-il, c'est quelque victuaille ;
 Et si je ne me trompe à la couleur du mets,
 Je dois faire aujourd'huy bonne chere, ou jamais.
 Là dessus maître Rat plein de belle esperance,
 Approche de l'écaïlle, allonge un peu le cou,
 Se sent pris comme aux lacs ; car l'Huitre tout d'un coup
 Se referme, & voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enseïgnement.

Nous y voyons premierement ;
 Que ceux qui n'ont du monde aucune experience
 Sont aux moindres objets frapez d'étonnement :

Et puis nous y pouvons apprendre,
 Que tel est pris qui croyoit prendre.



X.

L'Ours & l'Amateur des Jardins.

Certain Ours montagnard, Ours à demy leché,
 Confiné par le sort dans un bois solitaire,
 Nouveau Bellerophon vivoit seul & caché.
 Il fut devenu fou ; la raison d'ordinaire
 N'habite pas long-tems chez les gens sequestrez :
 Il est bon de parler, & meilleur de se taire,
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrez.
 Nul animal n'avoit affaire
 Dans les lieux que l'Ours habitoit ;
 Si bien que tout Ours qu'il étoit
 Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.

Pen-

Pendant qu'il se livroit à la mélancholie ,

Non loin delà certain vieillard

S'ennuioit aussi de sa part.

Il aimoit les jardins , étoit Prêtre de Flore.

Il l'étoit de Pomone encore :

Ces deux emplois sont beaux ; Mais je voudrois parmi

Quelque doux & discret amy.

Les jardins parlent peu ; si ce n'est dans mon livre ;

De façon que lassé de vivre

Avec des gens muets nôtre homme un beau matin

Va chercher compagnie , & se met en campagne.

L'Ours porté d'un même dessein.

Venoit de quitter sa montagne :

Tous deux par un cas surprenant

Se rencontrent en un tournant.

L'homme eut peur : mais comment esquiver , & que faire

Se tirer en Gascon d'une semblable affaire.

Est le mieux : Il sceut donc dissimuler sa peur.

L'Ours tres-mauvais complimenteur

Luy dit ; Vien-t'en me voir. L'autre reprit , Seigneur ,

Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire

Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas ,

J'ay des fruits , j'ay du lait : Ce n'est peut-être pas

De Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire ,

Mais j'offre ce que j'ay. L'Ours l'accepte ; & d'aller.

Les voilà bons amis avant que d'arriver.

Arrivez , les voilà , se trouvant bien ensemble ;

Et bien qu'on soit à ce qu'il semble

Beaucoup mieux seul qu'avec des sots ,

Comme l'Ours en un jour ne disoit pas deux mots

L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.

L'Ours alloit à la chasse . apportoit du gibier ,

Faisoit son principal métier

D'être bon émoucheur , écartoit du visage

74 FABLES CHOISIES.

De son amy dormant ce parasite aîlé

Que nous avons mouche apellé

Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme

Sur le bout de son nez une allant se placer

Mit l'Ours au desespoir, il eut beau la chasser.

Je t'attraperay bien, dit-il. Et voici comme.

Aussi-tôt fait que dit; le fidele émoucheur

Vous empoigne un pavé; le lance avec roideur,

Cassé la tête à l'homme en écrasant la mouche,

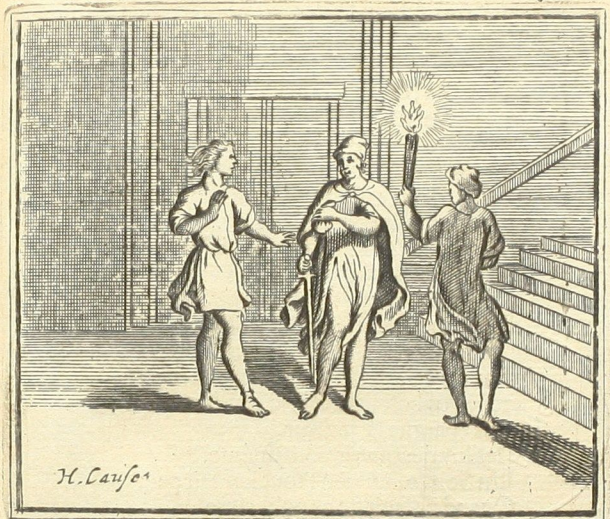
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur:

Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant amy;

Mieux vaudroit un sage ennemy.





XI.

Les deux Amis.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa:
L'un ne possédoit rien qui n'appartint à l'autre :

Les amis de ce pais-là

Valent bien dit-on ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,

Et mettoit à profit l'absence du Soleil,

Un de nos deux amis sort du lit en alarme :

Il court chez son intime, éveille les valets :

Morphée avoit touché le féuil de ce palais.

L'amy couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme,

Vient trouver l'autre, & dit ; Il vous arrive peu

De

76 FABLES CHOISIES.

De courir quand on dort ; vous me paroissiez homme
 A mieux user du tems destiné pour le somme :
 N'aurez-vous point perdu tout vôtre argent au jeu ?
 En voici : s'il vous est venu quelque querelle ,
 J'ay mon épée , allons : Vous ennuyez-vous point
 De coucher touûjours seul ? une esclave assez belle
 Etoit à mes côtéz , voulez-vous qu'on l'appelle ?
 Non , dit l'amy , ce n'est ni l'un ni l'autre point :
 Je vous rends grace de ce zele.

Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu ;
 J'ay craint qu'il ne fut vray , je suis vite accouru.

Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux , que t'en semble Lecteur !
 Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.

Qu'un amy veritable est une douce chose !

Il cherche vos besoins au fond de vôtre cœur ;

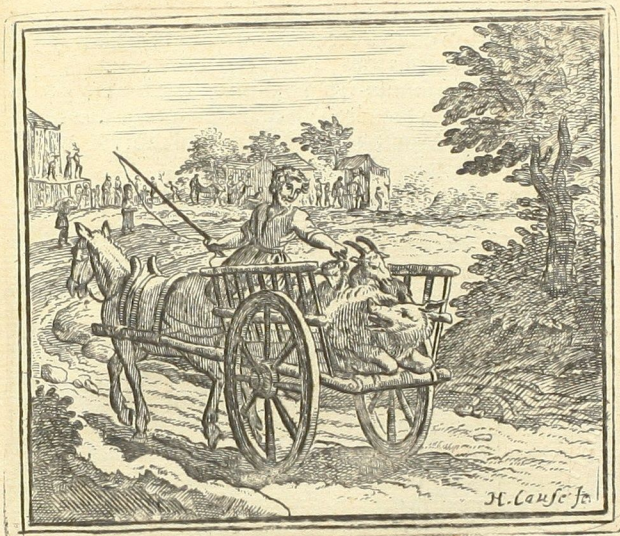
Il vous épargne la pudeur

De les luy découvrir vous-même.

Un Songe , un rien , tout luy fait peur

Quand il s'agit de ce qu'il aime





XII.

Le Cochon, la Chevre & le Mouton.

U Ne Chevre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montez sur même char s'en alloient à la foire :

Leur divertissement ne les y portoit pas ;

On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire :

Le Charton n'avoit pas dessein

De les mener voir Tabarin.

Dom pourceau crioit en chemin ,

Comme s'il avoit eu cent Bouchers à ses trouffes.

C'étoit une clameur à rendre les gens sourds ;

Les autres animaux , creatures plus douces ,

Bonnes gens , s'étonnoient qu'il criât au secours ;

Il s

78 FABLES CHOISIES.

Ils ne voyoient nul mal à craindre.

Le Charton dit au Porc, quas-tu tant à te plaindre ?

Tu nous étourdis tout, que ne te tiens-tu coy ?

Ces deux personnes-ci plus honnêtes que toy,

Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.

Regarde ce Mouton ; A-t-il dit un seul mot ?

Il est sage. Il est un sot,

Repartit le Cochon : s'il sçavoit son affaire,

Il crierait comme moy du haut de son gozier,

Et cette autre personne honnête

Crierait tout du haut de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,

La Chevre de son lait, le Mouton de sa laine,

Je ne sçay pas s'ils ont raison ;

Mais quant à moy qui ne suis bon

Qu'à manger, ma mort est certaine.

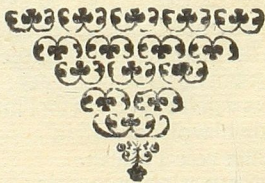
Adieu mon toit & ma maison.

Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage :

Mais que luy servoit-il ? quand le mal est certain,

La plainte ni la peur ne changent le destin :

Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.





XIII.

*Tircis & Amarante.**Pour Mademoiselle de Sillery.*

J'Avois Esope quitté.
 Pour être tout à Bocace :
 Mais une divinité
 Veut revoir sur le Parnasse
 Des Fables de ma façon ;
 Or d'aller luy dire, Non,
 Sans quelque valable excuse,
 Ce n'est pas comme on en use
 Avec des Divinitez,

Sur

80 FABLES CHOISIES.

Sur tout quand ce sont de celles

Que la qualité de belles

Fait Reines des volontez.

Car afin que l'on le sache.

C'est Sillery qui s'attache

A vouloir que de nouveau

Sire Loup, Sire Corbeau

Chez moi se parlent en rime.

Qui dit Sillery, dit tout :

Peu de gens en leur estime

Luy refusent le haut bout :

Comment le pourroit-on faire ?

Pour venir à nôtre affaire,

Mes contes à son avis

Sont obscurs ; Les beaux esprits

N'entendent pas toute chose :

Faisons donc quelques recits

Qu'elle déchifre sans glofe.

Amenons des Bergers & puis nous rimerons

Ce que disent entre eux les Loups & les Moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amaranthe ;

Ah ! si vous connoissiez comme moi certain mal

Qui nous plait & qui nous enchante !

Il n'est bien sous le Ciel qui vous parût égal :

Souffrez qu'on vous le communique ;

Croyez-moy ; n'ayez point de peur ;

Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique

Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur ?

Amaranthe aussi-tôt replique ?

Comment l'appellez-vous ce mal ? quel est son nom !

L'amour. Ce mot est beau : Dites-moy quelque mar-

que

A quoi je le pourrai connoître : que sent-on ?

Des peines près de qui le plaisir des Monarques

Est ennuyeux & fade : on s'oublie, on se plait

Toute

Toute seule en une forest.

Se mire-t-on près un rivage?

Ce n'est pas soi qu'on voit, on ne voit qu'une image

Qui sans cesse revient & qui fuit en tous lieux :

Pour tout le reste on est sans yeux.

Il est un Berger du village

Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir

On soupire à son souvenir :

On ne fait pas pourquoi ; cependant on soupire ;

On a peur de le voir encor qu'on le desire.

Amaranthe dit à l'instant

Oh ! oh ! c'est-là ce mal que vous me préchez tant ?

Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître.

Tircis à son but croioit être,

Quand la belle ajouta, Voilà tout justement

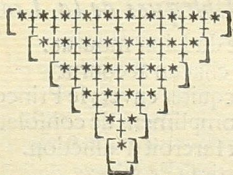
Ce que je sens pour Clidamant.

L'autre pensa mourir de dépit & de honte

Il est force gens comme lui

Qui pretendent n'agir que pour leur propre compte,

Et qui font le marché d'autrui.





XIV.

Les Obseques de la Lionne.

LA femme du Lion mourut :
 Aussi-tôt chacun accourut
 Pour s'acquiter envers le Prince
 De certains compliments de consolation .
 Qui sont surcroit d'affliction .
 Il fit avertir sa Province ,
 Que les obseques se feroient .
 Un tel jour , en tel lieu , ses Prevosts y feroient
 Pour regler la ceremonie ,
 Et pour placer la compagnie .
 Jugez si chacun s'y trouva .

Le

Le Prince aux cris s'abondanna,
 Et tout son antre en refonna.
 Les Lions n'ont point d'autre temple.
 On entendit à son exemple

Rugir en leur patois Messieurs les Courtisans,
 Je définis la cour un país où les gens
 Tristes, gais, prests à tout, à tout indifferens,
 Sont ce qu'il plaist au Prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
 Tâchent au moins de le parêtre,
 Peuple caméleon, peuple finge du maître;
 On diroit qu'un esprit anime mille corps;
 C'est bien là que les gens font de simples ressorts.

Pour revenir à nôtre affaire

Le Cerf ne pleura point, comment eut-il pû faire?
 Cette mort le vengeoit; la Reine avoit jadis
 Etranglé sa femme & son fils.

Bref il ne pleura point. Un flateur l'alla dire,
 Et soutint qu'il l'avoit veu rire.

La colere du Roi, comme dit Salomon,
 Est terrible, & sur tout celle du Roi Lion.
 Mais ce Cerf n'avoit pas accoutumé de lire.

Le Monarque lui dit, Chetif hôte des bois.
 Tu ris, tu ne suis pas ces gemissantes voix.

Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
 Nos sacrez ongles; venez Loups
 Vengez la Reine, immolez tous
 Ce traître à ses augustes manes.

Le Cerf reprit alors: Sire, le temps de pleurs
 Est passé; la douleur est ici superfluë.

Vôtre digne moitié couchée entre des fleurs,
 Tout près d'ici m'est apparüë;
 Et je l'ai d'abord reconnuë.

Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
 Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
 Aux champs Elisiens j'ai goûté mille charmes,

84 FABLES CHOISIES.

Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque-tems le defespoir du Roy.
J'y prens plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier, Miracle, apotheose.
Le Cerf eut un present, bien loin d'être puni.
Amusez les Rois par des songes,
Flatez-les, payez-les d'agreables mensonges,
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appat, vous ferez leur ami.





XV.

Le Rat & l'Elephant.

SE croire un personnage, est fort commun en France.

On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un Bourgeois :

C'est proprement le mal François

La sottise vanité nous est particulière

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre maniere

Leur orgueil me semble en un mot

Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

Donnons quelque image du nôtre

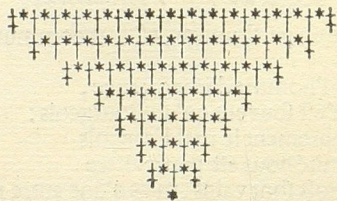
Qui sans doute en vaut bien un autre.

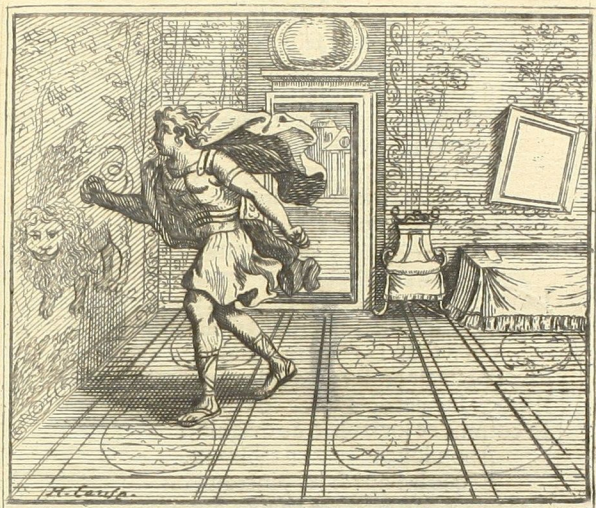
f 3

Un

86 FABLES CHOISIES.

Un Rat des plus petits voyoit un Elephant
 Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent
 De la bête de haut parage,
 Qui marchoit à gros équipage.
 Sur l'animal à triple étage
 Une Sultane de renom,
 Son Chien, son Chat, & sa Guenon,
 Son Perroquet, sa vieille, & toute sa maison,
 S'en alloit en pelerinage.
 Le Rat s'étonnoit que les gens
 Fussent touchez de voir cette pesante masse:
 Comme si d'occuper ou plus ou moins de place,
 Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importans,
 Mais qu'admirez-vous tant en lui vous autres hommes?
 Seroit-ce ce grand corps, qui fait peur aux enfans?
 Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes.
 D'un grain moins que les Elephans.
 Il en auroit dit davantage;
 Mais le Chat sortant de sa cage,
 Lui fit voir en moins d'un instant
 Qu'un Rat n'est pas un Elephant.





XV.

L'Horoscope.

ON rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'évi-
ter.

Un pere eut pour toute lignée

Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter

Sur le fort de sa geniture,

Les diseurs de bonne aventure.

Un de ces gens luy dit, que des Lions sur tout

Il éloignât l'enfant jusques à certain âge;

Jusqu'à vingt ans, point davantage.

Le pere pour venir à bout

f 4

D'une

88 FABLES CHOISIES.

D'une précaution sur qui rouloit la vie
 De celuy qu'il aimoit, défendit que jamais
 On luy laissât passer le seuil de son Palais.
 Il pouvoit sans sortir contenter son envie,
 Avec ses compagnons tout le jour badiner,
 Sauter, courir, se promener.

Quand il fut en l'âge où la chasse

Plait le plus aux jeunes esprits,

Cet exercice avec mépris

Luy fut dépeint : mais quoi qu'on fasse,

Propos, conseil, enseignement,

Rien ne change un temperament.

Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,

A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,

Qu'il soupira pour ce plaisir.

Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le desir.

Il savoit le sujet des fatales défenses ;

Et comme ce logis plein de magnificences,

Abondoit par tout en tableaux,

Et que la laine & les pinceaux

Traçoient de tous côtez chasses & païssages,

En cet endroit des animaux,

En cet autre des personnages,

Le jeune homme s'émeut voyant peint un Lion.

Ah ! monstre, cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre

Dans l'ombre & dans les fers. A ces mots il se livre

Aux transports violens de l'indignation,

Porte le poing sur l'innocente bête.

Sous la tapisserie un clou se rencontra.

Ce clou le blesse ; il penetra

Jusqu'aux ressorts de l'ame ; & cette chere tête

Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,

Deut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuist au Poëte Æschile.

Quelque Devin le menaça, dit-on,

De

De la cheute d'une maison.

Aussi-tôt il quita la ville,

Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les
Cieux.

Un Aigle qui portoit en l'air une Tortuë,
Passa par là, vit l'homme, & sur sa tête nuë,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,

Etant de cheveux dépourveü,

Laisa tomber sa proye, afin de la casser :

Le pauvre Æschile ainsi sceut ses jours avancer.

De ces exemples il resulte,

Que cet art, s'il est vray, fait tomber dans les maux,

Que craint celui qui le consulte.

Mais je l'en justifie, & maintiens qu'il est faux.

Je ne crois point que la nature

Se soit lié les mains, & nous les lie encor,

Jusqu'au point de marquer dans les Cieux nôtre fort.

Il dépend d'une conjoncture

De lieux, de personnes, de tems;

Non des conjonctions de tous ces charlatans.

Ce Berger & ce Roi sont sous même Planete;

L'un d'eux porte le sceptre & l'autre la houlete :

Jupiter le vouloit ainsi.

Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connoissance.

D'où vient donc que son influence,

Agit différemment sur ces deux hommes-cy ?

Puis comment penetrer jusques à nôtre monde ?

Comment percer des airs la campagne profonde ?

Percer Mars, le Soleil, & des vuides sans fin ?

Un atome la peut détourner en chemin :

Où l'iront retrouver les faiseurs d'Horoscope ?

L'état où nous voyons l'Europe,

Merite que du moins quelqu'un d'eux l'ait preveu,

Que ne l'a-t-il donc dit ? mais nul d'eux ne l'a sceu.

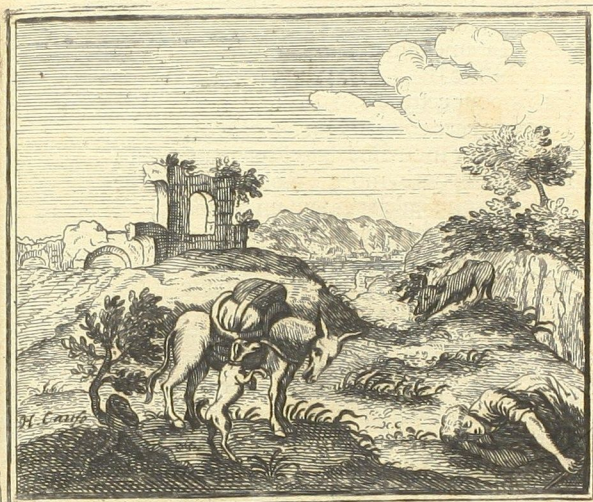
L'immense éloignement, le poinct, & sa vîteffe,

90 FABLES CHOISIES,

Celle auffi de nos passions,
Permettent ils à leur foiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Nôtre sort en dépend : sa course entresuivie,
Ne va non plus que nous jamais d'un même pas ;
Et ces gens veulent au compas,
Tracer le cours de nôtre vie!
Il ne se faut point arrêter

Aux deux faits ambigus que je viens de conter
Ce fils par trop cheri, ni le bon homme Æschile.
N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille ;
Ce sont des effets du hazard.





XVII.

L'Ane & le Chien.

IL se faut entr'aider ; c'est la loi de nature :

L'Ane un jour pourtant s'en moqua.

Et ne sçais comme il y manqua ;

Car il est bonne creature.

Il alloit par pays accompagné du Chien ,

Gravement , sans songer à rien ,

Tous deux suivis d'un commun maître

Ce maître s'endormit : l'Ane se mit à paître.

Il étoit alors dans un pré ,

Dont l'herbe étoit fort à son gré.

Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :

II

92 FABLES CHOISIES

Il ne faut pas toũjours être si délicat.

Et faute de servir ce plat

Rarement un festin demeure.

Nôtre Baudet s'en sceut enfin

Passer pour cette fois. Le Chien mourant de faim

Luy dit : cher compagnon , baisse-toi , je te prie ;

Je prendray mon dîné dans le panier au pain.

Point de réponse , mot ; le Rouffin d'Arcadie

Craignit qu'en perdant un moment ,

Il ne perdit un coup de dent.

Il fit long-tems la sourde oreille ;

Enfin il répondit : Ami , je te conseille

D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;

Car il te donnera sans faute à son réveil

Ta portion accoûtumée.

Il ne sauroit tarder beaucoup.

Sur ces entrefaites un Loup

Sort du bois , & s'en vient ; autre bête affamée.

L'Ane appelle aussi-tôt le Chien à son secours.

Le Chien ne bouge , & dit : ami , je te conseille

De fuir en attendant que ton maître s'éveille :

Il ne sauroit tarder ; detale viste , & cours.

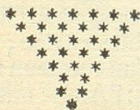
Que si ce Loup t'atteint , casse-luy la machoire.

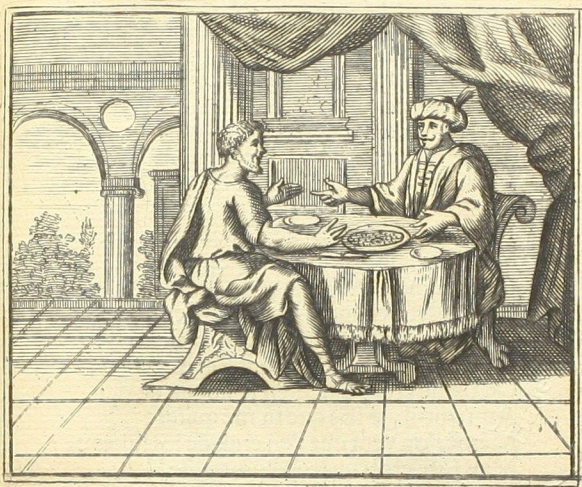
Ont t'a ferré de neuf ; & si tu me veux croire ,

Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours

Seigneur Loup étrangla le Baudet sans remede.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entraide.





XVIII.

Le Bassa & le Marchand.

UN Marchand Grec en certaine contrée
 Faisoit trafic. Un Bassa l'appuyoit ;
 Dequoy le Grec en Bassa le payoit,
 Non en Marchand : tant c'est chere denrée
 Qu'un protecteur. Celuy-ci coütoit tant,
 Que nôtre Grec s'alloit par tout plaignant.
 Trois autres Turcs d'un rang moindre en puissance
 Luy vont offrir leur support en commun.
 Eux trois vouloient moins de reconnoissance
 Qu'à ce Marchand il n'en coütoit pour un.
 Le Grec écoute : avec eux il s'engage ;

Et

Et le Bassa du tout est averty :
 Même on luy dit qu'il jouira s'il est sage,
 A ces gens-là quelque méchant party,
 Les prévenant, les changeant d'un message
 Pour Mahomet, droit en son paradis,
 Et sans tarder : Sinon ces gens unis
 Le préviendront, bien certains qu'à la ronde,
 Il a des gens tout prests pour le venger.
 Quelque poison l'envoyra proteger,
 Les trafiquans qui sont en l'autre monde.
 Sur cet avis le Turc se comporta
 Comme Alexandre, & plein de confiance
 Chez le Marchand tout droit il s'en alla ;
 Se mit à table : on vit tant d'assurance
 En ses discours & dans tout son maintien,
 Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
 Ami, dit-il, je fais que tu me quittes :
 Même l'on veut que j'en craigne les fuites :
 Mais je te crois un trop homme de bien :
 Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
 Je n'en dis pas-là dessus davantage,
 Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
 Ecoute-moy. Sans tant de Dialogue,
 Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
 Je ne te veux conter qu'un Apologue.

Il étoit un Berger, son Chien, & son troupeau.
 Quelqu'un luy demanda ce qu'il pretendoit faire
 D'un Dogue de qui l'ordinaire
 Etoit un pain entier. Il faloit bien & beau
 Donner cet animal au Seigneur du village.
 Luy Berger pour plus de ménage
 Auroit deux ou trois mastineaux,
 Qui luy dépenfant moins veilleroient aux trou-
 peaux,

Bien

Bien mieux que cette bête seule.

Il mangeoit plus que trois : mais on ne disoit pas

Qu'il avoit aussi triple gueule

Quand les Loups livroient des combats.

Le Berger s'en defait : Il prend trois chiens de taille

A luy dépenfer moins, mais à fuir la bataille.

Le troupeau s'en sentit, & tu te sentiras

Du choix de semblable canaille.

Si tu fais bien, tu reviendras à moy.

Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces

Que tout compté mieux vaut en bonne foy

S'abandonner à quelque puissant Roy,

Que s'appuyer de plusieurs petits Princes.





XIX.

L'Avantage de la Science.

ENtre deux Bourgeois d'une Ville
 S'émeut jadis un différent.
 L'un étoit pauvre, mais habile;
 L'autre riche, mais ignorant.
 Celui-ci sur son concurrent
 Vouloit emporter l'avantage:
 Prétendoit que tout homme sage
 Étoit tenu de l'honorer.
 C'étoit tout homme sot; car pourquoi reverer
 Des biens dépourvus de mérite?
 La raison m'en semble petite.

Mon

Mon ami, disoit-il souvent

Au s'avant,

Vous vous croyez considerable;

Mais dites-moy, tenez-vous table?

Que sert à vos pareils de lire incessamment:

Ils sont touÿours logez à la troisiéme chambre,

Vétus au mois de Juin comme au mois du Decembre,

Ayant pour tout Laquais leur ombre seulement.

La Republique a bien affaire

De gens qui ne dépenfent rien:

Je ne fais d'homme neceffaire

Que celuy dont le luxe épand beaucoup de bien.

Nous en ufons; Dieu fait: nôtre plaisir occupe

L'Artisan, le vendeur, celuy qui fait la jupe,

Et celle qui la porte: & vous qui dediez

A Messieurs les gens de Finance

De méchans livres bien payez.

Ces mots remplis d'impertinence

Eurent le fort qu'ils méritoient.

L'homme lettré se teut, il avoit trop à dire.

La guerre le vengea, bien mieux qu'une satyre.

Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient.

L'un & l'autre quita sa Ville.

L'ignorant resta fans azile;

Il receut par tout des mépris;

L'autre receut par tout quelque faveur nouvelle.

Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots; le s'avoir a son prix.



XX.

Jupiter & les Tonnerres.

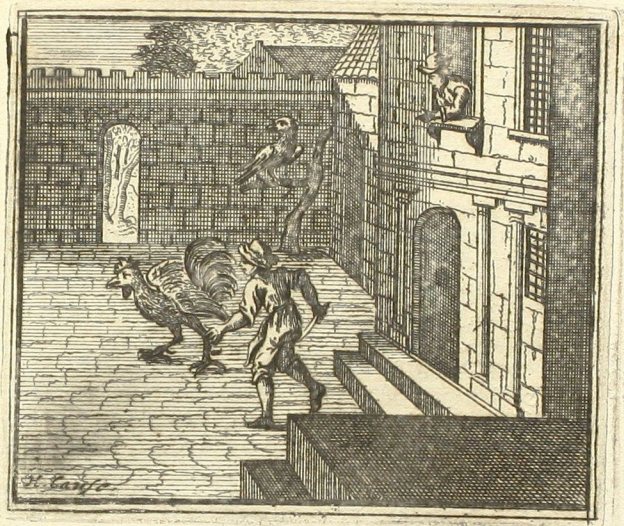
Jupiter voyant nos fautes,
 Dit un jour du haut des airs :
 Remplissons de nouveaux hôtes
 Les cantons de l'Univers
 Habitez par cette race
 Qui m'importune & me lasse.
 Va-t-en, Mercure, aux Enfers :
 Ameine-moy la furie
 La plus cruelle des trois,
 Race que j'ay trop cherie.
 Tu periras cette fois.

Jupi-

Jupiter ne tarda guere
A moderer son transport.
O vous Rois qu'il voulut faire
Arbitres de nôtre sort,
Laissez entre la colere
Et l'orage qui la fuit
L'intervalle d'une nuit.
Le Dieu dont l'aïlle est legere,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires Sœurs.
A Tisiphone & Mégere
Il préfera, ce dit-on,
L'impitoyable Aleçon.
Ce choix la rendit si fiere,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bien-tôt du domaine
Des Deitez de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Eumenide.
Il la renvoye, & pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre ayant pour guide
Le pere même de ceux
Qu'il menaçoit de ses feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embraza que l'enceinte
D'un de fert inhabité.
Prit pere frape à côté.
Qu'arriva-t il? nôtre engeance
Tout pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit:
Et l'assembleur de nuages
Jura le Stix, & promit

De former d'autres orages :
 Ils seroient feurs On sourit :
 On luy dit qu'il étoit pere ,
 Et qu'il laiffast pour le mieux
 A quelqu'un des autres Dieux
 D'autres tonnerres à faire.
 Vulcan entreprit l'affaire.
 Ce Dieu remplit ses fourneaux
 Ce deux sortes de carreaux.
 L'un jamais ne se fourvoye ,
 Et c'est celuy que toujours
 L'Olympe en corps nous envoie.
 L'autre s'écarte en son cours ;
 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coute :
 Bien souvent même il se perd ,
 Et ce dernier en fa route
 Nous vient du seul Jupiter.





XXI.

Le Faucon & le Chapon.

UNe traitresse voix bien souvent vous appelle ;
 Ne vous pressez donc nullement :
 Ce n'étoit pas un sot , non , non , & croyez m'en
 Que le Chien de Jean de Nivelle.
 Un citoyen du Mans Chapon de son métier
 Etoit sommé de comparaître
 Par devant les lares du maître ,
 Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
 Tous les gens luy crioient pour déguiser la chose ,
 Petit , petit , petit : mais loin de s'y fier ,
 Le Normand & demi laissoit les gens crier ;

g 3

Servi-

102 FABLES CHOISIES.

Serviteur, disoit-il, vôtre appat est grossier ;

On ne m'y tient pas ; & pour cause.

Cependant un Faucon sur sa perche voyoit

Nôtre Manceau qui s'enfuyoit.

Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,

Soit instinct, soit experience.

Celuy-ci qui ne fut qu'avec peine attrapé,

Devoit le lendemain être d'un grand soupé,

Fort à l'aïse, en un plat, honneur dont la volaille

Se seroit passée aïément.

L'Oiseau chasseur luy dit : Ton peu d'entendement

Me rend tout étonné : Vous n'êtes que racaille,

Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.

Pour moy, je sçais chasser & revenir au maître.

Le vois-tu pas à la fenêtré ?

Il t'attend, es-tu sourd ! Je n'entends que trop bien,

Repartit le Chapon : Mais que me veut-il dire,

Et ce beau Cuisinier armé d'un grand couteau ?

Reviendrois-tu pour cet appeau :

Laisse-moy fuir, cesse de rire

De l'indocilité qui me fait envoler,

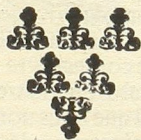
Lors que d'un ton si doux on s'en vient m'appeller.

Si tu voyois mettre à la broche

Tous les jours autant de Faucons

Que j'y vois mettre de Chapons,

Tu ne me ferois pas un semblable reproche.





XXII.

Le Chat & le Rat.

Quatre animaux divers, le Chat grippe-fromage,
 Triste-oiseau le Hibou, Rongemaille le Rat,
 Dame Belette au long corsage,
 Toutes gens d'esprit scelerat,

Hantoient le tronc pourry d'un pin vieux & sauvage.
 Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
 L'homme tendit ses rets. Le Chat de grand matin
 Sort pour aller chercher sa proye.

Les derniers traits de l'ombre empeschent qu'il ne
 voye

Le filet ; il y tombe, en danger de mourir :

g 4

Et

Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir,
L'un plein de defespoir, & l'autre plein de joye.

Il voyoit dans les las son mortel ennemy.

Le pauvre Chat dit : Cher amy,

Les marques de ta bienveillance

Sont communes en mon endroit.

Vien m'aider à sortir du piege où l'ignorance

M'a fait tomber : C'est à bon droit

Que seul entre les tiens par amour singuliere

Je t'ay toujourns choyé, t'aimant comme mes yeux.

Je n'en ay point regret, & j'en rends grace aux Dieux.

J'allois leur faire ma priere ;

Comme tout devout Chat en use les matins.

Ce rezeau me retient ; ma vie est en tes mains :

Vien dissoudre ces nœuds. Et quelle recompense

En auray-je ? reprit le Rat.

Je jure éternelle alliance

Avec toy ; repartit le Chat.

Dispose de ma griffe, & sois en assurance :

Envers & contre tous je te protegeray,

Et la Belette mangeray

Avec l'époux de la Chouïette.

Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit : Idiot !

Moy ton liberateur ? je ne suis pas si sot.

Puis il s'en va vers sa retraite.

La Belette étoit près du trou.

Le Rat grimpe plus haut ; il y void le Hibou :

Dangers de toutes parts ; le plus pressant l'emporte.

Ronge-maille retourne au Chat, & fait en sorte

Qu'il détache un chaifnon, puis un autre & puis tant

Qu'il dégage enfin l'hypocrite.

L'homme paroît en cet instant.

Les nouveaux alliez prennent tous deux la fuite.

A quelque-tems delà nôtre Chat vit de loïn

Son Rat qui se tenoit à l'erte & sur ses gardes.

Ah ,

Ah ! mon frere , dit-il , vien m'embrasser ; ton soin
Me fait injure ; Tu regardes
Comme ennemy ton allié.
Penses-tu que j'aye oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie ?
Et moy , reprit le Rat , penses-tu que j'oublie
Ton naturel ? aucun traité
Peut-il forcer un Chat à la reconnoissance ?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la necessité ?





XXIII.

Le Torrent & la Riviere.

Avec grand bruit & grand fracas
 Un Torrent tomboit des montagnes ;
 Tout fuyoit devant luy ; l'horreur suivoit ses pas ;
 Il faisoit trembler les campagnes.
 Nul voyageur n'ofoit passer
 Une barriere si puissante :
 Un feul vit des vôleurs , & se sentant presser ,
 Il mit entre eux & luy cette onde menaçante.
 Ce n'étoit que menace , & bruit , sans profondeur ;
 Nôtre homme enfin n'eut que la peur.
 Ce succès luy donnant courage ,

Et

Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,

Il rencontra sur son passage

Une Riviere dont le cours.

Image d'un sommeil doux, paisible & tranquille

Luy fit croire d'abord ce trajet fort facile.

Point de bords escarpez, un sable pur & net.

Il entre, & son cheval le met

A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire:

Tous deux au Styx allerent boire;

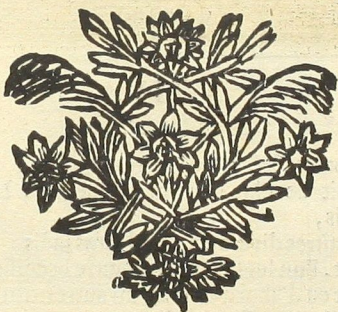
Tous deux à nâger malheureux

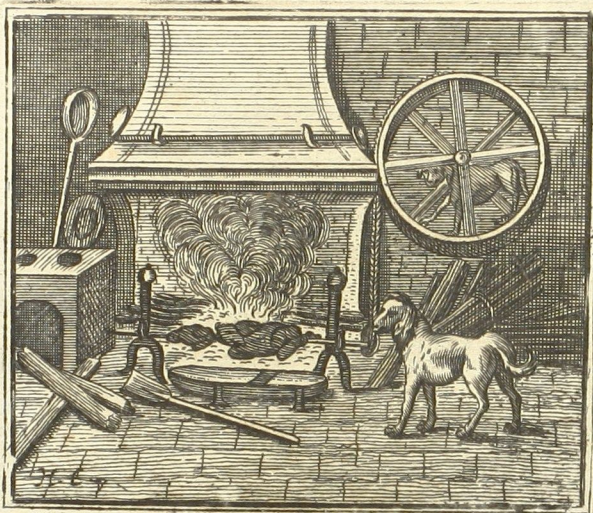
Allerent traverser au séjour tenebreux,

Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux;

Il n'en est pas ainsi des autres.





XXIV.

L'Education.

Laridon & Cesar, freres dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bienfaits &
hardis,

A deux maîtres divers échûs au tems jadis
Hantoient, l'un les forests, & l'autre la cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom :

Mais la diverse nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'alterant, un certain marmiton
Nomma celuy-ci Laridon :

Son frere ayant couru mainte haute aventure,

Mis

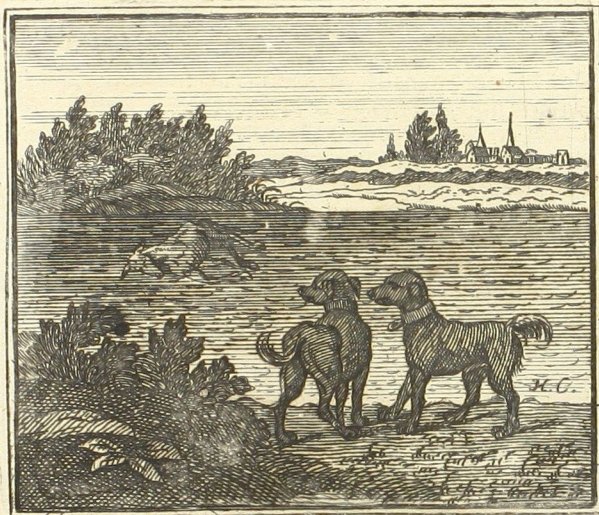
Mis maint Cerf aux bois , maint Sanglier abatu ,
Fut le premier Cesar que la gent chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fist en ses enfans dégènerer son sang :
Laridon negligé témoignoit sa tendresse
A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance :

Tourne-broches par luy rendus communs en France
Y font un corps à part , gens fuyans les hazards ,
Peuple antipode des Cefars.

On ne fuit pas toujours ses ayeux ni son pere :
Le peu de soin , le tems , tout fait qu'on dégèneré :
Faute de cultiver la nature & ses dons ,
O combien de Cefars deviendront Laridons !





XXV.

Les deux Chiens & l'Ane mort.

Les vertus devoient être sœurs,
 Ainsi que les vices sont freres :
 Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
 Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres ;
 J'entends de ceux qui n'étant pas contraires
 Peuvent loger sous même toit.
 A l'égard des vertus, rarement on les voit
 Toutes en un sujet eminent placées
 Se tenir par la main sans être dispersées.
 L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent, mais
 froid.

Parmi

Parmi les animaux le Chien se pique d'être
 Soigneux & fidele à son maître ;
 Mais il est sot , il est gourmand ;
 Témoin ces deux mâtins qui dans l'éloignement
 Virent un Ane mort qui flotoit sur les ondes.
 Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
 Amy , dit l'un , tes yeux sont meilleurs que les miens.
 Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
 J'y crois voir quelque chose : Est-ce un Bœuf , un Che-
 val ?

Hé qu'importe quel animal ?

Dit l'un de ces mâtins ; voilà toujours curée.
 Le point est de l'avoir ; car le trajet est grand ;
 Et de plus il nous faut nager contre le vent.
 Beuvons toute cette eau ; nôtre gorge altérée
 En viendra bien à bout ; ce corps demeurera
 Bien-tôt à sec , & ce sera
 Provision pour la semaine.
 Voilà mes Chiens à boire ; ils perdirent l'haleine ,
 Et puis la vie ; ils firent tant
 Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : Quand un sujet l'enflame
 L'impossibilité disparoit à son ame.
 Combien fait-il de vœux , combien perd-il de pas ?
 S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire.

Si j'arrondissois mes états !

Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
 Si j'apprenois l'hebreu , les sciences , l'histoire !

Tout cela c'est la mer à boire ;

Mais rien à l'homme ne suffit :

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit.
 Il faudroit quatre corps ; encor loin d'y suffire
 A my chemin je crois que tous demeureroient :
 Quatre Mathusalems bout à bout ne pourroient
 Mettre à fin ce qu'un seul desire.



XXVI.

Democrite & les Abderitains.

Que j'ay toujours hay les penfers du vulgaire !
 Qu'il me femble profane , injuste , & temeraire ;
 Mettant de faux milieux entre la chose & luy ,
 Et mesurant par foy ce qu'il voit en autruy !
 Le maître d'Epicure en fit l'apprentiffage.
 Son pays le crut fou : Petits esprits ! mais quoy ?
 Aucun n'est prophete chez foy.
 Ces gens étoient les fous , Democrite le sage.
 L'erreur alla si loin , qu'Abdere deputa
 Vers Hipocrate , & l'invita ,
 Par lettres & par ambassade ,

A venir retabli la raison du malade.
 Nôtre concitoyen, disoient-ils en pleurant,
 Perd l'esprit, la lecture a gâté Democrite.
 Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.
 Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite,
 Peut-être même ils sont remplis
 De Democrites infinis.

Non content de ce songe il y joint les atômes,
 Enfans d'un cerveau creux, invisibles fantômes;
 Et mesurant les Cieux sans bouger d'icy bas
 Il connoît l'Univers & ne se connoît pas.

Un tems fut qu'il sçavoit accorder les débats;
 Maintenant il parle à luy-même.

Venez divin mortel; sa folie est extrême.
 Hipocrate n'eut pas trop de foy pour ces gens:
 Cependant il partit: Et voyez, je vous prie,

Quelles rencontres dans la vie
 Le sort cause; Hipocrate arriva dans le tems
 Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens
 Cherchoit dans l'homme & dans la bête
 Quel siege a la raison, soit le cœur, soit la tête.
 Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
 Les labirintes d'un cerveau

L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,
 Et ne vit presque pas son amy s'avancer,
 Attaché selon sa coûtume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser,
 Le sage est ménager du tems & des paroles.

Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
 Et beaucoup raisonné sur l'homme & sur l'esprit,

Ils tomberent sur la morale.

Il n'est pas besoin que j'étaie

Tout ce que l'un & l'autre dit

Le récit precedent suffit

Pour montrer que le peuple est juge recusable.

Tom. III.

h

En

En quel sens est donc veritable
Ce que j'ay leu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu ?



H
T
Q
L
N
H
J
J
E



XXVII.

Le Loup & le Chasseur.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des
Dieux,

Te combattray-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?

Quel tems demandes-tu pour suivre mes leçons ?

L'homme sourd à ma voix, comme à celle du fage,

Ne dira-t-il jamais, C'est assez, jouïssons ?

Hâte-toy, mon amy ; Tu n'as pas tant à vivre.

Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre.

Jouïs : Je le feray. Mais quand donc ? dès demain.

Eh mon amy, la mort te peur prendre en chemin.

h 2

Jouïs

II.

116 FABLES CHOISIES.

Jouïs dès aujourd'huy : redoute un fort semblable
 A eeluy du Chasseur & du Loup de ma fable,
 Le premier de son arc avoit mis bas un Daim,
 Un Fan de Biche passé, & le voilà foudain
 Compagnon du défunt ; Tous deux gisent sur l'herbe.
 La proye étoit honnête ; un Daim avec un Fan,
 Tout modeste Chasseur en eût été content :
 Cependant un Sanglier, monstre énorme & superbe,
 Tente encor nôtre archer friand de tels morceaux
 Autre habitant du Styx : la Parque & ses ciseaux
 Avec peine y mordoient : la Déesse infernale
 Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
 De la force du coup pourtant il s'abatit.
 C'étoit assez de biens ; mais quoi, rien ne remplit
 Les vastes appetits d'un faiseur de conquêtes.
 Dans le tems que le Porc revient à soy, l'archer
 Voit le long d'un fillon une perdrix marcher,

Surcroit chetif aux autres têtes.

De son arc toutesfois il bande les ressorts.
 Le sanglier rappelant les restes de sa vie,
 Vient à luy, le décoût, meurt vangé sur son corps ;
 Et la perdrix le remercie.

Cette part du recit s'adressé au convoiteux
 L'avare aura pour luy le reste de l'exemple.
 Un Loup vit en passant ce spectacle piteux,
 O fortune, dit-il, je te promets un temple
 Quatre corps étendus ? que de biens ! mais pourtant
 Il faut les ménager, ces rencontres sont rares.

(Ainsi s'excusent les avares,)

J'en auray, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
 Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
 Si je sçais conter, toutes pleines.

Commençons dans deux jours ; & mangeons cependant
 La corde de cet art ; il faut que l'on l'ait faire
 De vray boyau ; l'odeur me le témoigne assez.

En

En difant ces mots il fe jette
Sur l'arc qui fe détend , & fait de la fa gette
Un nouveau mort , mon Loup a les boyaux percez.
Je reviens à mon texte : il faut que l'on jouiffe ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un fort commun ;
La convoitife perdit l'un ;
L'autre périt par l'avarice.



T A B L E

D E S

F A B L E S

Contenuës en cette troisieme Partie.

A.

L Es deux Amis ,	75
Les Amimaux malades de la Peste.	7
Un Animal dans la Lune ,	48
L'Apologue ,	5
L'Ane & le Chien ,	91
L'Avantage de la Sience ,	96

B.

Le Bassa & le Marchand ,	93
--------------------------	----

C.

Le Chat , la Belette , & le petit Lapin ,	43
Le Chat & le Rat ,	103
Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître ,	66
Les deux Chiens , & l'Ane mort ,	110
Le Coche , & la Mouche ,	25
Le Cochon , la Chevre & le Mouton ,	77
Les deux Coqs ,	35
La Cour du Lion ,	21
Le Curé & le Mort ,	29
	De-

T A B L E

D.

Democrite, & les Abderitains, 112
Les Devinereſſes, 40

E.

L'Education, 108

F.

Le Faucon & le Chapon, 101
Les Femmes & le ſecret, 64
La Fille, 15

H.

Le Heron, *ibid.*
L'Homme qui court après la Fortune; & l'Homme
qui l'attend dans ſon lit, 31

L'Homme & la Puce, 62

L'Horoscope. 87

I.

Jupiter & les Tonnerres. 98

L.

La Laitiere & le Pot au lait, 27

L'ingratitude & l'injuſtice des Hommes envers la
Fortune, 37

Le Lion, le Loup, & le Renard, 57

Le Loup & le Chasseur. 115

M.

Le Mal marié, 10

La Mort & le mourant, 51

O.

Les Obſeqes de la Lionne, 82

L'Ours & l'Amateur des jardins, 72

Le

DES FABLES.

	P.	
<i>Le Pouvoir des Fables</i> ,	R.	59
<i>Le Rat qui s'est retiré du monde</i> ,		13
<i>Le Rat & l'Huître</i> ,		70
<i>Le Rat & l'Elephant</i> ,		85
<i>Le Rieur & les Poissons</i> .	S.	68
<i>Le Savetier & le Financier</i> .		54
<i>Les Souhairs</i> ,	T.	18
<i>La Teste & la queue du Serpent</i> ,		46
<i>Tircis & Amarante</i> ,		148
<i>Le Torrent & la Riviere</i> ,	V.	106
<i>Les Vautours & les Pigeons</i> .		23

Fin du troisieme Partie.

§ 2802 (3/4/5)

AB: 52802

§ (3/4/5)

X2829248

DL 3851

(3/4/5)



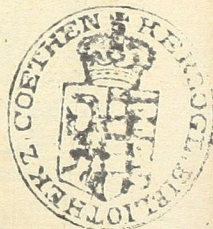




FABLES CHOISIES.

MISES EN VERS
PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE,

*Et par luy reveües, corrigées &
augmentées de nouveau.*
TROISIÈME PARTIE.



Suivant la Copie imprimé à Paris, & se vendent
A ANVERS,
Chez la Veuve de BARTHELEMY FOP-
PENS, au Marché aux Oeufs
aux trois Moines.

M. DC. LXXXIX.

